

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 23 Avril 1874.

No. 17.

## POESIE.

### VERS D'UN PHILOSOPHE AIMABLE.

L'amour se soutient par l'espoir,  
Le zèle par la récompense,  
L'autorité par le pouvoir,  
La faiblesse par la prudence,  
Le crédit par la probité,  
L'honneur par la sincérité,  
La santé par la tempérance,  
L'esprit par le contentement,  
Le contentement par l'aisance,  
L'aisance par l'arrangement.

Plus de douceur que de beauté  
Même semble aux femmes nécessaire ;  
Plus d'éclat que de vérité  
Dans un auteur ne me plaît guère.  
Pour être heureux il faut avoir  
Plus de vertu que de savoir,  
Plus d'amitié que de tendresse,  
Plus de conduite que d'esprit,  
Plus de santé que de richesse,  
Plus de repos que de profit.

Petit bien qui ne doit rien,  
Petit jardin, petite table,  
Petit minois qui m'aime bien  
Sont pour moi chose délectable.  
J'aime à trouver, quand il fait froid,  
Grand feu dans un petit endroit ;  
Les délicats font grande chair,  
Quand on leur sert dans un repas,  
De grands vins dans de petits verres,  
De grands mets dans de petits plats.

Il résulte de ce langage  
Qu'il ne faut jamais rien de trop ;  
Que de sens renferme ce mot,  
Qu'il est judicieux et sage !

Trop de repos nous engourdit,  
Trop de fracas nous étourdit,  
Trop de froideur est indolence,  
Trop d'activité turbulence,  
Trop d'amour trouble la raison,  
Trop de remède est un poison,  
Trop de finesse est artifice,  
Trop de rigueur est dureté,  
Trop d'économie avarice,  
Trop d'audace témérité.  
Trop de bien devient un fardeau  
Trop d'honneur est un esclavage,  
Trop de plaisir mène au tombeau,  
Trop d'esprit nous porte dommage,  
Trop de confiance nous perd,  
Trop de franchise nous dessert,  
Trop de bonté devient faiblesse,  
Trop de fierté devient hauteur,  
Trop de complaisance bassesse,  
Trop de politesse fadeur.

Ce trop pourrait à le bien prendre,  
Aisément se changer en bien.  
Cela vient faute de s'entendre  
Le tout souvent dépend d'un rien.  
Un rien est de grande importance  
Un rien produit de grands effets ;  
En amour, en guerre, en procès,  
Un rien fait pencher la balance,  
Un rien nous pousse auprès des grands  
Un rien nous fait aimer des belles,  
Un rien fait sortir nos talents,  
Un rien dérange nos cervelles ;  
D'un rien de plus, d'un rien de moins,  
Dépend le succès de nos soins :  
Un rien flatte quand on espère  
Un rien trouble lorsque l'on craint ;  
Amour ton feu ne dure guère,  
Un rien l'allume, un rien l'éteint.

J. S. Minerve Bar de la

# PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX.

LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.

(Pour l'Album.)—Suite.



« **O**UIQUE ceci fût dit bien innocemment, monsieur Darcy tressaillit. Mais il se remit très vite, et dit : « Cette petite Marie a bien mérité son bonheur, car elle a passé par beaucoup de traverses. »

— Cela me fait penser, fit Hervart, à une personne que j'ai connue, et qui a souffert plus de persécutions que Marie dans cette pièce.

— Et a-t-elle succombé ?

— Non Monsieur.

— Demeure-t-elle à Montréal ?

— Elle est morte.

— Ah ! elle est morte, dites-vous. Alors, moi aussi

je l'ai connue.

Si le jeune homme eut prêté plus d'attention aux paroles de Darcy, il aurait remarqué qu'il avait un léger tremblement dans la voix. Mais il se contenta de répondre : « je ne le crois pas.

Et il se mit de nouveau à examiner le jonc qu'il avait d'abord remarqué. Darcy s'en aperçut, et cacha sa main dans la poche de son pantalon.

Il releva la tête, et rencontra le regard sévère du jeune homme, qui n'avait pas oublié les derniers mots prononcés par M. Darcy : celui-ci sou tint bravement ce regard. Le rideau tomba immédiatement, après le cinquième acte.

## II

CASTOR ET POLLUX.

A la sortie du théâtre, Hervart alla reconduire en voiture Monsieur Darcy et Christine, mais il ne voulut pas entrer malgré leurs invitations pressentes, vu l'heure avancée de la nuit, et il se rendit ensuite immédiatement à son domicile, sur la rue St-Hubert.

Une heureuse surprise, l'attendait à son retour.

A peine mettait-il la clef dans la serrure de la porte, qu'il entendit une voix joviale, qui lui criait d'un étage supérieur :

— Viens donc vite, déserteur que je te serre la main !

En trois bonds, Hervart monta l'escalier, et se trouva auprès de son visiteur.

— Ernest ! toi ici ! fit-il avec une surprise mêlée de joie.

— Comme tu vois, mon cher Pierre, et parfaitement installé chez toi pour huit jours. Mais d'où viens-tu donc ? Il y a une bonne demi-heure que je t'attends.

— J'ai été au théâtre ce soir, et tu vois que ce n'est pas ma faute si je t'ai fait attendre. Mais dis-moi donc comment tu as fait pour entrer ? la concierge qui ne reste jamais plus tard que neuf heures et demie.

— C'est que je suis venu avant cette heure. Je frappai d'abord vers neuf heures. Je te demande ; on me dit que tu es sorti, et que probablement tu ne rentreras pas avant minuit. Je n'avais pas envie d'attendre trois heures ; « je reviendrai tantôt, que je dis. » « Mais il n'y aura personne pour vous ouvrir la porte, me dit la femme, car je m'en vais à l'instant même. » « Attendez que je sois de retour, demandai-je, et je vous récompenserai. » « Très bien alors, dit la concierge, j'attendrai. »

Je sors donc. Je rencontre des amis avec qui je jase pendant deux heures. Je reviens, et la concierge m'ouvre la porte ; je lui donne un écu, et elle s'en va très-satisfaite. Voilà mon cher, comment je suis installé chez toi sans plus de façon.

— Et tu as bien fait, répondit Pierre. Mais quand es-tu arrivé ?

— Ce soir à sept heures et demie, je crois.

Pierre alla chercher du tabac et ils continuèrent à causer encore quelques instants, après quoi Pierre invita Ernest à prendre du repos.

— Mais es-tu fatigué ? demanda ce dernier à son ami. Tu sais que quant à moi, je n'ai pas l'habitude de me coucher de très-bonne heure.

— Oh ! je n'ai pas oublié nos veillées de Québec mais je pensais que ton voyage t'aurait fatigué.

— Mais pas du tout, et d'ailleurs tu sais bien que si j'avais senti le besoin de dormir, je n'aurais pas attendu que tu m'en donnasses la permission.

Et ils causèrent jusqu'à une heure avancée dans la nuit.

Par ce qu'on vient de raconter, le lecteur a pu voir qu'il existait une grande amitié entre Pierre Hervart et Ernest Lesieur.

Cette amitié datait de plusieurs années, et elle avait pris racine dans le cœur des deux jeunes gens, alors qu'ils étaient au collège de Québec. Ils étaient tous les deux dans la même classe et par conséquent finirent leurs cours d'études la même année.

Pierre se décida à étudier le droit, et Ernest la médecine. Ils demeurèrent encore deux ans à Québec, et furent toujours unis comme deux frères, quoique d'un caractère assez opposé. Ernest aimait beaucoup plus à s'amuser que Pierre, et était beaucoup plus léger que lui. Pierre était plus sérieux, et travaillait avec plus d'ardeur. Quelquefois, lorsqu'il voyait flâner son ami, il lui faisait de petites remontrances, moitié sérieux moitié riant. Celui-ci le laissait parler, et lorsque Pierre avait fini, il disait : « je travaillerai mieux à l'avenir. » Mais alors, il ne fallait pas que le sage conseiller le regardât bien en face, car Ernest ne pouvait plus garder un visage sérieux, qu'il

avait eu peine à contenir pendant l'admonition de Pierre. Aussi la plupart du temps, après la remontrance faite, les deux amis n'en riaient que plus à leur aise.

Cela fit qu'au bout de deux ans, Ernest n'était guère plus avancé dans l'étude de sa profession que lorsqu'il avait commencé, quand Pierre vint résider à Montréal. Alors Ernest retourna demeurer chez sa mère à la campagne, et abandonna la médecine pour toujours.

Mais il s'ennuyait quelquefois à la campagne ; pour se distraire, il venait très-souvent à Montréal pour voir Pierre, ou il amenait quelques amis chez lui. Nous ne terminerions pas son esquisse avec justice, si nous ne disions qu'il trouvait le moyen de dépenser beaucoup d'argent.

Après avoir passé une bonne nuit, Ernest se leva de très-bonne heure, ce qui n'était certes pas dans ses habitudes.

Pierre dormait encore

Ne voulant point le déranger, Ernest s'habilla sans faire de bruit, et sortit.

Il était près de six heures.

Le soleil venait de se lever à l'horizon, et ses rayons semblaient tomber sur les toits de fer blanc comme une pluie d'or. La nature souriait aux yeux d'Ernest ; les rossignols faisaient entendre au loin leurs doux chants ; quelques oiseaux gazouillaient paisiblement dans un arbre, qui se trouvait à la porte de la maison de Pierre, et sautaient de branche en branche. Ernest éprouva du bonheur à cette vue, et il alla faire une marche jusqu'au bord de l'eau, en passant par le carré Viger.

Il était appuyé depuis quelques instants sur la balustrade du quai, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule. Il se retourna aussitôt.

— Depuis quand êtes-vous en ville ? lui demanda celui qui s'était permis cette accolade amicale.

— Depuis hier soir. Vous êtes matinal, M. Marceau ; je vous avouerai, que je ne comptais guère rencontrer que les gens qui se rendent au marché ou à leur travail.

— Je me lève toujours vers six heures moi ; mais je ne crois pas que ce soit une habitude chez vous de vous lever d'aussi bonne heure, n'est-ce pas.

— J'avoue que ce n'est pas tout à fait mon heure habituelle.

— Et qu'êtes-vous venu faire à Montréal ; je présume que vous êtes venu de N. expressément pour le bal de Mademoiselle Darcy.

— Mais non, je n'en savais absolument rien, et vous êtes le premier qui m'en parlez. A propos, on dit que vous vous mariez ?

— Et avec qui donc ?

— Mais avec l'aînée des demoiselles Darcy, je crois.

— On l'a dit, mais on ne le dira plus.

— Mais dites donc, Edmond, vous pourriez peut-être avoir une invitation à ce bal pour moi.

— Oui, je le pourrais sans doute, mais dans le moment, j'aimerais autant n'avoir pas de ces commissions à faire, justement parce que je n'épouse plus Mademoiselle Darcy. Si vous vous adressiez à M. Hervart...

— En effet, vous avez raison. Salut donc, je m'en vais éveiller ce paresseux de Pierre, qui doit dormir encore. Et tous deux se séparèrent.

### III

CHEZ MONSIEUR DARCY.

Monsieur Darcy habitait avec ses deux filles

une belle maison située sur la rue St-Alexandre, entre les rues Ste-Catherine et Dorchester.

Nous avons vu que Pierre n'avait pas voulu entrer ; mais quoiqu'il donnât pour raison de son refus, l'heure avancée de la nuit, ce n'était pas tout à fait la véritable cause. Il craignait surtout de déranger Julie, l'aînée des demoiselles Darcy, qu'on disait malade depuis quelque temps, et que le prétexte d'une indisposition avait retenue chez elle le soir de la représentation de la "Grâce de Dieu."

Mais tout le monde ignorait cette maladie, excepté son père et sa sœur. Pierre savait qu'elle n'était pas bien, mais c'était tout ; il ignorait complètement la cause qui retenait aussi souvent la jeune fille à la maison. Il s'étonnait quelquefois de ce que M. Darcy, ne manda jamais aucun médecin auprès d'elle. Mais rien n'était plus facile à expliquer.

En effet, ce n'était pas du corps mais du cœur que souffrait Julie

Dans un voyage qu'elle avait fait à Québec, elle avait connu un jeune homme, qui avait fait ce trajet dans le même temps qu'elle.

Ce jeune homme était Edmond Marceau.

Quoiqu'elle ne l'eût ainsi connu que par pur hasard, il devint amoureux d'elle, et comme cela arrive quelquefois, une seule rencontre avait établi entre eux un amour réciproque. Pendant deux ou trois mois, Edmond lui avait fait beaucoup de visites, mais depuis quelque temps, il paraissait l'oublier auprès de sa sœur Christine. Celle-ci qui ne pensait qu'à Pierre, ne s'était pas encore aperçue de l'affection qu'il lui portait.

Mais Julie s'en affligeait beaucoup. Son caractère naturellement gai et jovial, était devenu triste et morose. Elle recherchait toujours la solitude, et on pouvait la voir tenant sans cesse un livre à la main. Cependant, elle ne lisait pas, ou du moins très-peu ; mais cela lui donnait un prétexte pour ne pas sortir.

Quant à M. Darcy il était contrarié de cette préférence accordée à la seconde de ses filles. Est-ce parcequ'il trouvait injuste, que l'une eût deux aspirants à sa main, pendant que sa sœur n'en avait pas un seul !—Non, car si cette préférence eût été accordée à Julie, il eût été très-satisfait. Quelle pouvait être la cause, qui lui faisait chérir cette dernière plus que la seconde de ses enfants ? C'est ce que nous verrons dans la suite de cette histoire.

Dans l'après-midi du jour, où nous avons vu Ernest se lever de si bonne heure, Julie et Christine étaient ensemble, et causaient sur des articles de toilette, lorsque la cloche tinta.

Aussitôt la servante apporta un petit billet pour Christine.

En voici le contenu. C'est Pierre qui écrivait :

MADemoisELLE,

Me pardonnerez-vous de venir vous troubler ? J'ai une faveur à vous demander. Un de mes plus intimes amis, M. Ernest Lesieur, est à Montréal depuis hier, et j'ose vous prier de m'accorder une invitation pour lui, à votre soirée, après demain soir. Permettez moi, mademoiselle de me souscrire,

Votre humble serviteur,

PIERRE HERVART.

Christine passa le billet à Julie.

—Je vais adresser une invitation pour M. Lesieur immédiatement, fit celle-ci.

—Merci, répondit Christine.

Dix minutes après, le cocher partait, emportant une invitation pour Ernest, et un mot de Christine pour Pierre.

Voici ce que Christine écrivait :

MON CHER PIERRE,

Je viens de recevoir votre demande, que j'ai agréée avec d'autant plus de joie qu'elle était pour un de vos amis. Je comprends parfaitement, que vous devez être la plupart du temps avec lui, mais s'il s'absentait, viendriez-vous ce soir ?

VOTRE CHRISTINE.

Quand les deux lettres furent apportées, Pierre fumait dans son boudoir, seul. Il déposa l'invitation de son ami sur la table, et ouvrit précipitamment le billet qui était pour lui. Inutile de dire le plaisir et la joie qu'il éprouva surtout en lisant cette simple signature :

"VOTRE CHRISTINE."

Cela est impossible, se dit-il, car il faut bien que je reste avec Ernest ce soir, mais j'ai un bon moyen de l'écartier. Il est bien curieux ; si je laisse le billet sur la table à côté de l'invitation, il le lira bien certainement, et alors il s'absentera. Essayons.

Et Pierre fit comme il avait dit, et sortit.

Sans doute, il venait de faire un acte bien égoïste, mais il faut lui pardonner, car il était très-amoureux.

Cependant, Ernest, après avoir pris un somptueux repas à l'hôtel, et joué une ou deux parties de billard, passa par le bureau de Pierre. Mais celui-ci n'y était pas encore rendu.

Au lieu de se rendre tout droit au domicile de son ami, Ernest fit un long détour, et arriva chez Pierre, quelques minutes après que celui-ci fut parti. Comme Pierre l'avait pensé, Ernest ne lut pas sans satisfaction, l'invitation de Mademoiselle Darcy, puis ayant aperçu le petit billet de Christine, lequel n'était pas enveloppé, il le lut tout entier.

—Comme cela s'adonne bien, dit-il, moi qui ai promis à cette petite fille de la conduire au théâtre ce soir. Comme cela, rien ne m'empêchera d'aller de mon côté, et Pierre, du sien. Mais le plus important est fait ; j'ai mon invitation. Maintenant, allons voir si je ne rencontrerai pas Pierre quelque part.

Et il sortit.

Le surlendemain, il y avait foule chez les demoiselles Darcy, toute l'aristocratie de la ville, tant anglaise que canadienne, était réunie ce soir là dans la rue St. Alexandre.

La maison était splendidement illuminée, la musique ravissante.

Il y eut d'abord un peu de froideur dans cette nombreuse assemblée, mais peu à peu, l'entrain gagna tout le monde, et bientôt la gaieté envahit complètement la salle. Les toilettes, pour la plupart, étaient magnifiques ; les belles soies, ainsi que les fines dentelles affluaient, et les diamants n'étaient pas rares.

Christine, qui s'attendait à ouvrir la danse avec Pierre se trouva quelque peu désappointée. Comme ce dernier n'avait pas encore paru dans les salons, Edmond Marceau s'avança vers Christine, et l'obligea de lui accorder le premier quadrille. Ils avaient pour vis-à-vis Ernest et Julie, qui paraissait moins morne qu'à l'ordinaire.

La toilette des deux sœurs était exactement la même.

Elles avaient chacune une robe de soie rose ; ces robes qui avaient été faites par Madame Dennie, seyaient très-bien aux deux jeunes filles, surtout à Christine, dont la jolie tête blonde était rehaussée par cette couleur qui va si bien aux blondes.

Il est temps de dire que Julie ne le cédait guère à sa sœur en beauté. Plus grande que Christine, et plus svelte qu'elle, elle avait les traits moins réguliers que sa sœur, mais sa figure était empreinte de plus de majesté. Ses yeux pétillants d'esprit étaient d'un noir de jais. Ses cheveux étaient de la même couleur ; et de même que Christine était une très-jolie blonde, on pouvait dire que Julie étaient une très-jolie brune. Mais finissons de décrire les toilettes des demoiselles Darcy. Cette soie rose était couverte d'une dentelle blanche très-fine qui tombait jusqu'à la moitié de la jupe de robe. Une simple fleur ornait leur tête ; pour le bijoux, toutes deux avaient une épinglette et des pendants d'oreilles en or, sur lesquels étincelaient aux rayons lumineux un petit diamant très-brillant.

—Mademoiselle, disait Edmond à Christine, j'ai rarement vu une soirée, où les jolies toilettes soient aussi nombreuse que ce soir.

—Ernest disait à Julie, qui de temps en temps tournait les yeux vers Edmond : Je suis très-sensible, mademoiselle, à l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser, quoique je fusse tout à fait étranger dans cette maison.

—Nous n'avons rien à refuser à M. Hervart, fille, et dès qu'il s'agissait de son ami, votre place était naturellement ici.

—Monsieur Hervart n'est donc pas ici ? demanda malicieusement Edmond à Christine.

—Oui, répondit celle-ci, mais il n'a pas encore fait son apparition dans la salle de danse ; tenez, le voici, ajouta Christine en voyant venir Pierre.

Celui-ci vint saluer sa bien-aimée, mais il ne put d'abord lui parler en toute liberté, à cause de la présence d'Edmond qui le gênait.

Depuis quelques instants la première danse était finie, et la seconde allait bientôt commencer : c'était une valse. Cette fois, Christine put danser avec Pierre, mais Julie préféra aller faire le tour des salles, toujours accompagnée par Ernest, sur qui elle avait produit un charme tout nouveau pour ce jeune homme qui n'avait jamais envisagé sérieusement la question du mariage. Aussi avait-il l'air un peu gauche peut-être pour la première fois dans un salon. Il était comme fasciné par les yeux de la jolie brune. Il voulait lui parler et il n'osait pas. Enfin il la laissa sur un fauteuil, où elle se mit à causer avec une dame, que son âge empêchait d'avoir beaucoup d'attraits pour la danse, et entra dans le salon où l'on valsait toujours. Il se mêla aux groupe des danseurs.

—Pierre, moi qui vous attendais pour le premier quadrille, que faisiez-vous donc ? demanda Christine à son fiancé.

—Je le désirais autant que vous, Christine, même plus, répondit le jeune homme, mais malheureusement je n'y étais pas. Mais je me reprendrai de main soir chez madame Larveau.

—Ainsi c'est convenu, nous danserons la première danse ensemble ?

—Oui, Christine.

—Très-bien alors. Mais n'oubliez pas votre promesse.

—Oh ! pour cela, je ne l'oublierai certainement pas.

Le bal s'achevait au milieu des danses et du vin.

Tout à coup Pierre se sentit légèrement tiré par le bras. Il se retourna et vit Ernest.

—Mon ami, lui dit ce dernier, sais-tu que mademoiselle Julie est vraiment jolie.

—Pour cela, tu as certes raison.

—Et qu'elle est tout à fait charmante.

—Où veux-tu en venir ?  
 —A ceci : que je l'aime.  
 —Tu ne peux prendre une telle décision la première fois que tu rencontres une personne.  
 —Oui ; tu sais bien que ce que j'aime moi, c'est l'imprévu.  
 —Ainsi, tu crois aimer Julie ?  
 —Non seulement je le crois, mais je l'affirme, et même je lui ai dit que je l'aime !  
 —Comment ! tu as osé...  
 —Oui, j'ai osé lui avouer mon amour.  
 —Lorsqu'elle en aime un autre...  
 —Qui ne l'aime pas. Et d'ailleurs elle ne l'aimera pas longtemps. Même elle n'a pas mal accueilli la déclaration que je lui ai faite. Je la reverrai demain chez Madame Larveau, je fais le galant auprès d'elle, et avant deux mois je l'épouse.  
 —Alors, tant mieux pour elle et pour toi, fit Pierre en riant. Tu vas m'excuser, mais il y a une dame qui m'attend à la salle de réveillon.

## IV.

## LE DÉPART.

Julie était restée toute abasourdie, de la déclaration que lui avait fait Ernest. Elle avait été si surprise qu'elle n'avait pu lui répondre ; mais comme le jeune homme l'avait dit, elle n'avait pas paru mal accueillir cet étrange aveu d'un amour né depuis quelques instants. En voyant Ernest, elle avait tout de suite remarqué, ce qui préoccupe surtout les jeunes filles, qu'Ernest était un joli garçon. La politesse dont il l'avait entourée dès le commencement de la veillée, lui avait beaucoup plu, et l'isolement, dans lequel la laissait ordinairement Edmond, et surtout dans cette soirée, où il n'avait fait que la saluer, ce qui, on se l'imagine facilement, avait fort blessé la jeune fille, commençait à l'arracher à un amour trop promptement contracté, et que quelques jours de plus devaient faire évanouir à jamais.

Lorsque tous les convives furent partis, avant que de se mettre au lit, Julie alla trouver Christine dans sa chambre, et lui raconta l'étrange propos que lui avait tenu Ernest. Celle-ci ne voyait dans ce jeune homme que l'ami de son cher Pierre. Cette nouvelle lui causa un vif plaisir.

—Qu'as-tu répondu ? demanda-t-elle.

—Je n'ai rien répondu, du tout, répondit Julie, tant je suis restée abasourdie.

—Mais pourrais-tu l'aimer ? d'abord il faudrait oublier Edmond.

—Il est à peu près oublié, fit Julie tout bas et comme si elle eût eu peur d'être entendue, même de Christine.

—M. Lesieur est plus gentil que Marceau, fit cette dernière, et bien plus poli que lui.

—Cela est bien vrai, M. Marceau ne m'a seulement pas fait danser.

—Tu vois bien....

Christine n'acheva pas la phrase qu'elle avait commencée.

D'ailleurs, ajouta-t-elle, je n'ai jamais aimé la figure de cet homme.

Les jeunes filles causèrent encore longtemps.

—Dormons, dit enfin Christine, nous verrons plus tard.

..

Le lendemain soir, Pierre n'oublia pas de demander Christine pour la première danse, chez Madame Larveau, comme il le lui avait promis la veille.

Cette dame Larveau, était une grande personne sèche et mince, qui n'avait, pas trouvé de part dans la distribution des grâces de Vénus. Il en était de même pour ses deux filles, dont l'une était âgée de trente ans, et l'autre de quelques années de moins. Selon l'histoire de la mère, ses deux filles ne voulaient pas se marier, parce qu'elles craignaient d'être malheureuses en ménage. Mais abandonnons cette famille pour retrouver les principales figures de ce récit.

Nous pouvons voir Ernest encore auprès de Julie.

On dansait une valse.

Ernest emmena la jeune fille à l'écart.

—Mademoiselle, dit-il, avez-vous songé depuis, à ce que je vous ai dit hier ?

—Je vous avouerai, Monsieur, répondit Julie, que j'ai été si surprise quand je vous ai entendu me tenir un pareil langage, la première fois que je vous voyais, que je n'ai pu m'empêcher d'y penser un peu.

—Vous avez dû trouver, en effet, que mes paroles étaient hors de propos, mais quand je ressens quelque émotion, il m'est impossible de la contenir. Ainsi, puisque je n'ai pu vous cacher ma pensée, voudriez-vous me faire connaître vos sentiments à mon égard ?

Car, Mademoiselle, et Ernest s'animait de peur d'avoir une réponse qui eût détruit ses illusions, quoique je ne vous connaisse que d'hier soir, je vous aime à la folie, et je ferais tout pour vous prouver mon dévouement et mon amour, s'il y avait quelque chose que je pûsse faire pour vous.

—Mais il y a si peu de temps, que je vous connais, Monsieur, que...

—Oh, une simple réponse, Mademoiselle, interrompit Ernest.

Mais Julie se taisait

—Vous ne répondez pas, Mademoiselle.

—Je ne vous donne pas de réponse, car je crains qu'elle ne soit trop favorable.

Ernest ne se possédait plus.

—Je t'aime, murmura-t-il tout bas.

Et la saisissant par la taille, il se mit à valser.

.....  
 Pierre et Ernest retournaient à la maison.

—J'ai revu Mademoiselle Julie ce soir dit Ernest.

—Et bien ? fit Pierre.

—Je lui ai renouvelé ce que je lui avais dit hier.

—Et qu'a-t-elle dit ?

—Qu'elle avait été un peu surprise de la promptitude avec laquelle je lui avais fait cette déclaration, et elle s'éloignait un peu de la question, lorsque j'insistai pour avoir une réponse.

—Qu'a-t-elle répondu ?

—Elle n'a pas voulu me donner de réponse, car elle craignait qu'elle ne fût trop favorable à ma cause.

—Alors reçois mes félicitations. Je suis très-content pour toi.

—Ce n'est pas tout. Demain nous faisons des visites chez les demoiselles Darcy et chez Madame Larveau, puis nous partons pour N., où tu vas venir passer une huitaine de jours avec moi. Dans deux mois je reviens, et nous épousons les deux sœurs le même jour.

—Très-bien, je souscris à la première partie de ton programme ; quant à la seconde nous verrons plus tard.

(A continuer.)

## LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



N arriva enfin à des terrains plus humides qui révélèrent aux Batongas la proximité de la rivière, à laquelle ils donnent un nom si difficile que dom Antonio lui-même ne pouvait en prononcer que le commencement : Mouna. Ces deux syllabes étaient devenus pour nos voyageurs le nom de cette rivière, dont ils ne surent jamais la véritable dénomination et qui était un des petits cours d'eau tributaires du Zambèze. Cela arrive du reste fréquemment en Afrique, où la plupart des cours d'eau changent de nom, suivant

les tribus dont ils traversent le territoire.

Au moment où les Européens, épuisés de fatigue, commençaient à renaître à l'espérance, ils entendirent le frôlement produit par le passage de quelques animaux au milieu des roseaux et des herbes desséchées.

—Ce sont des bêtes fauves qui fuient devant des hommes, dit un des Batongas ; on est sur nos traces.

—Dieu soit loué, voici la rivière ! s'écria dom Antonio, qui, déjà habitué à la vie sauvage, sentait de loin la fraîcheur de l'eau.

Les Batongas se dispersèrent pour chercher les bateaux que les riverains cachent quelquefois sous des touffes de roseaux.

Pendant ce temps, le bruit se rapprochait. La lune, se levant lentement à l'horizon, allait rendre la position plus périlleuse encore.

Chaque minute semblait un siècle aux pauvres voyageurs.

On ne trouvait aucun canot.

—Nous sommes perdus ! murmurait Savinien, en se tordant les bras.

—Que faire ? demanda Valentin à dom Antonio et au chef des Batongas. Quelle est la largeur de cette rivière ?

—Trois ou quatre cents mètres, répondit dom Antonio après avoir consulté les sauvages.

—Si l'on essayait de la traverser à la nage ?

—C'est bien dangereux !

—Les Batongas nagent comme des poissons et soutiendraient Juliette et Clémence.

—Il y a trop de roseaux et d'herbes flottantes. La nuit surtout, il est impossible de tenter le passage, dit un des Batongas.

—Il le faudra bien pourtant, fit Mouéli, car l'ennemi arrive. Voyez-vous là-bas briller le fer d'une assagaye ? Puis, regardez ces ondulations des herbes, elles ne peuvent être produites que par le passage d'une troupe d'hommes.

—Mes amis, continua Valentin en s'adressant aux Batongas, sauvez ces pauvres femmes. Je vous jure devant le Dieu des chrétiens qu'aussitôt

de retour parmi les nôtres, je vous enverrai à tous des présents qui vous feront les plus riches et les plus considérés de votre tribu.

—Mouéli est prêt à donner sa vie pour son père dom Antonio et pour les femmes blanches qui ont pansé ses blessures, mais il ne voit aucun moyen pour elles de traverser le fleuve.

—Mouéli est jeune, dit le chef des Batongas, et il devrait laisser parler les barbes grises, qui ont plus d'expérience que lui.

—Voyez-vous un moyen de nous sauver ? demanda Juliette.

—Peut-être. Il faut couper des branches et des roseaux et les attacher solidement avec des rameaux flexibles.

—Un radeau ! s'écria Valentin, il a raison.

—Les blancs ne savent pas écouter, dit le chef, mécontent d'avoir été interrompu. Si le jeune blanc sait tout, qu'il parle à ma place.

Dom Antonio se hâta d'excuser M. Mazeran.

Le Batonga reprit son explication avec la même tranquillité que si l'on n'avait couru aucun danger.

Les meilleurs nageurs d'entre nous essaieront de traverser la rivière, dit-il chacun emportera une longue corde dont l'autre extrémité restera ici. Une fois que l'un d'eux sera arrivé sur l'autre bord, il attirera vers lui le radeau.

—Faisons mieux, s'écria sir Richard. Qu'on attache une corde à un arbre de ce côté-ci, et que le Batonga qui sera assez heureux pour atteindre l'autre rive, fixe de même à un arbre l'extrémité qu'il aura emportée. Les personnes qui seront sur le radeau le maintiendront en ligne au moyen de cette corde tendue.

—Mon frère blanc a raison, dit le Batonga lorsque dom Antonio lui eut expliqué l'organisation proposée par sir Richard.

—Pendant ce colloque, les Batongas avaient déjà commencé à couper des roseaux. Juliette et Clémence les secondaient courageusement. Quant à James qui nageait admirablement, il étudiait la rivière et cherchait sournoisement quelque endroit où il pût traverser sans danger d'être pris dans les roseaux.

Pendant ce temps, l'ennemi inconnu s'approchait toujours.

Les herbes et les roseaux sont tellement élevés dans ces endroits qu'on ne pouvait voir les hommes qui accouraient, mais il était aisé de suivre leur marche au remous que leur passage produisait derrière eux.

—Nous n'aurons jamais le temps de terminer le radeau, murmura dom Antonio.

—Il n'y a plus qu'un moyen de les éviter, dit Sékabé, le chef des Batongas, il faut mettre le feu aux herbes.

On se hâta de gagner un endroit entouré d'eau et situé à quelques pas de la rivière. Valentin prit une pincée d'herbes sèches qu'il mit en guise d'amadou sur une pierre à fusil, puis il bâtit le briquet. Cinq minutes après, des nuages de fumée montaient vers le ciel, et des vagues de feu se propageaient au milieu des herbes et des roseaux, avec une incroyable rapidité.

—Préparez vos armes ! s'écria tout à coup le chef des Batongas, dont l'oreille plus fine percevait les sons bien avant celles des Européens.

Les sauvages abandonnèrent le radeau qu'ils avaient commencé à construire et saisirent leurs assagayes. Richard se plaça devant Clémence, Valentin devant Juliette. Quant à James, il s'élança vers la Mouna avec l'intention de risquer le passage. Une minute d'affreuse anxiété s'écoula.

Tout à coup, un troupeau de buffles sortit du milieu des flammes comme un torrent déchaîné et se précipita vers la rivière. S'ils avaient pris cinquante pas plus à droite, ils auraient écrasé les pauvres fugitifs. En un clin d'œil, ils furent hors de vue.

Quelques secondes plus tard, on vit sortir d'une sorte de rigole située à une portée de fusil des voyageurs, plusieurs hommes tellement couverts d'une vase humide, qu'ils n'avaient plus figure humaine.

Au même instant, James revint sur ses pas, tout éperdu, en criant qu'une bande nombreuse d'hommes armés paraissait de l'autre côté de la rivière et semblait s'apprêter à la traverser.

#### XIV.

Joseph Furetal, Hercule Caritaud, le domestique de M<sup>me</sup> Clémence Martigné, et Baptiste Quinotte, le valet de chambre de Savinien, n'étaient pas morts comme l'avaient supposé leurs compagnons.

Poussé par sa bonne volonté, le brave Joseph consultait toujours plus son courage que ces forces lorsqu'il s'agissait de prendre sa part des fardeaux. Il en résultait qu'à la fin d'une marche le pauvre diable, n'en pouvant plus de fatigue, se traînait toujours à l'arrière-garde.

Quant à Caritaud et à Baptiste Quinotte, c'était surtout par prudence qu'ils restaient en arrière chaque fois qu'on arrivait à quelque endroit périlleux.

Quand on en faisait l'observation à Baptiste, il répondait comme James Kanstick par le raisonnement suivant :

—Si mon maître réussit dans son expédition, il en retirera des millions, et cela vaut la peine de risquer sa peau ; mais moi qui n'ai pas grand-chose à gagner, je serais bien bête de m'exposer quand je puis l'éviter.

Ce raisonnement, tout égoïste qu'il fût, ne manquait pas d'une certaine logique dans la bouche de Baptiste Quinotte, vu le caractère peu généreux de son maître.

Quant à Hercule Caritaud, qui était assez dévoué à sa maîtresse, et qui montrait quelquefois plus de courage qu'on en n'aurait attendu de lui, d'après sa conduite au début de l'expédition, il subissait tantôt l'influence de Baptiste, tantôt celle de Joseph.

L'énergie momentanée que lui inspiraient le sentiment du danger et les épreuves de chaque jour luttait contre sa mollesse et contre sa fénéantise.

Ce mélange d'éléments contraires lui formait un caractère fort difficile à définir, et la plupart du temps il était si long à se décider que tout était terminé avant qu'il eût prit un parti.

Cette fois encore, en voyant paraître les soldats que Mbourousémé avait expédiés au devant des blancs, Baptiste Quinotte s'était prudemment caché dans le bois. Hercule Caritaud avait suivi son exemple. Tandis que ce dernier se demandait ce qu'ils devaient faire, les Batongas avaient

garroté les mains de Valentin, de sir Richard et de leurs compagnons.

Joseph Furetal arriva près des deux autres domestiques au moment même où les soldats s'éloignaient avec leurs prisonniers.

Son premier mouvement fut de s'élançer après eux, mais Quinotte lui serra le bras.

—Êtes-vous fou ? lui dit-il. A quoi vous servirait-il de vous jeter ainsi au milieu des sauvages ?

—Que faire alors ? s'écria Joseph, qui trépignait d'impatience.

—Cherchons, dit Baptiste.

Nous passons sous silence les divers projets, tous impraticables, qui vinrent d'abord à l'idée des trois domestiques.

—Avant tout, dit Joseph, il faut que nous sachions ce que sont devenus nos maîtres, et quel est le sort qu'on leur réserve.

Laisant Quinotte caché dans le bois, tous deux s'approchèrent de Serouma avec des précautions infinies, Joseph marchant en avant et Caritaud emboitant le pas avec plus de bravoure que d'adresse.

Grâce à l'émotion causée dans le village par l'arrivée des prisonniers, les deux domestiques parvinrent heureusement à s'approcher de Serouma sans être aperçus.

Dès qu'ils furent en vue du village, ils s'arrêtèrent. Ils grimperent dans un arbre et, blottis au milieu du feuillage touffu, ils assistèrent de loin à tous les incidents qui eurent lieu depuis l'arrestation des voyageurs jusqu'à la fuite de Juliette et de Valentin.

En voyant la foule s'amasser autour de l'enclos de la cabane sans oser en franchir les limites, Joseph devina une partie de la vérité.

—Les voilà en sûreté pour quelque temps, dit-il à Hercule, mais comment pourront-ils sortir de cette situation ?

Craignant toujours que M. Mazeran l'accusât plus tard de l'avoir abandonné dans le danger, Furetal mourait d'envie de rejoindre son maître et de partager son sort.

Après avoir longtemps réfléchi cependant, il se dit qu'il n'y avait qu'un seul moyen de sauver ses compagnons de voyage ; c'était de rejoindre les guides Babimpés qui ne devaient pas encore être très-loin, de retourner avec eux jusqu'à Mazila et de faire tout au monde pour décider Sekorou et son peuple à venir délivrer M. Mazeran et le père Antonio.

Grâce à la vénération que ce dernier avait inspiré aux Babimpés, Joseph espérait réussir.

Hercule et lui profitèrent de l'obscurité pour descendre de leur arbre et rejoignirent Baptiste Quinotte, qui leur reprocha amèrement de l'avoir laissé seul si longtemps et les traita d'égoïstes. Tous trois se hâtèrent de s'éloigner du village et se mirent en route pour tâcher de rejoindre les Babimpés.

Pendant deux jours ils marchèrent, ou plutôt ils coururent tant que leurs forces le leur permirent.

Malheureusement, ils manquaient de cette sagacité prodigieuse particulière aux gens qui ont passé leur vie dans les bois, et grâce à laquelle les sauvages retrouvent leur chemin au milieu des plus vastes solitudes.

Le soir du second jour, ils aperçurent un feu qui brillait à travers les arbres. Ne sachant encore s'ils allaient trouver des amis ou des ennemis, les trois Français s'approchèrent avec circonspection.

A la lueur vacillante du brasier, ils distinguèrent

trois sauvages ; ceux-ci s'occupaient à faire griller des tranches de viande sur des charbons ardents.

Il est bon de dire que, depuis plus de trente-six heures, les trois Européens n'avaient mangé autre chose que quelques racines.

—Ce ne sont pas les Babimpés, dit Joseph.

—Ils ressemblent plutôt à ces sauvages qui ont arrêté nos maîtres, fit observer Hercule.

—Alors il ne faut pas nous montrer s'éc ia Quinotte.

—Les grillades sentent bien bon, cependant, dit Hercule en soupirant.

—Écoutez, reprit Joseph, notre seul espoir est de retrouver les Babimpés, et nous avons complètement perdu leurs traces maintenant. Seuls, nous sommes incapables de les retrouver. Est-ce vrai ?

Hélas ! oui, soupira Quinotte.

—Puis, nous mourrons de faim. Pour mon compte, il y a des moments où il me semble que les arbres tournent autour de moi.

—A moi aussi, dit Hercule.

Tous les sauvages ne sont pas méchants. Ceux-ci peuvent nous donner à manger et nous indiquer notre route.

—C'est vrai, fit Baptiste ; mais si, au lieu de nous donner à manger, ils allaient nous manger.

—Tant pis, ça ne peut pas durer comme ça, s'écria Caritaud, dont c'était l'expression favorite. Il faut nous risquer.

Joseph étant de son avis, les trois Européens se dirigèrent résolument vers les sauvages.

En les voyant paraître ceux-ci se levèrent et saisirent leurs armes.

Joseph, qui marchait toujours en avant-garde, s'efforça de les rassurer de son mieux par ses gestes et par sa pantomime.

Fort effrayés à la vue de ces figures blanches, les sauvages avaient encore plus peur que les étrangers. Leur épouvante rassura Quinotte, qui prit des airs conquérants et s'approcha hardiment du foyer pour saisir un morceau de viande.

—Doucement donc, lui dit Joseph. Il est impossible que ces sauvages ne soient pas seuls.

Baptiste recula aussitôt et se remit prudemment à son poste habituel, derrière ses camarades.

Quand on a vu des matelots faire du commerce avec des peuplades dont la langue leur est complètement inconnue, on comprend à quel résultat prodigieux on peut arriver par la pantomime.

Au bout de cinq minutes, Joseph était parvenu à expliquer aux sauvages, d'abord que les trois Européens mouraient de faim (ce qui était le plus facile), mais en outre qu'ils cherchaient à rejoindre une bande d'indigènes.

Furéal décrivit si exactement la coiffure de ces derniers que les Banyais complétèrent aussitôt la description de manière à faire voir qu'il comprenaient parfaitement qu'on leur parlait des Babimpés.

Ces Banyais paraissaient d'assez bons diables, suivant l'expression d'Hercule. Ils avaient sans doute la bosse du commerce, car il fallut tout leur acheter, depuis l'eau jusqu'à la venaison.

Par bonheur, les trois domestiques portaient la majeure partie du bagage, et principalement les objets destinés à la rançon de M. Novéal, tels que pièces d'étoffe, fils de perles, petits miroirs, etc. La vue de ces trésors produisit sur les Banyais le même effet qu'une pile de pièce d'or produirait sur un cocher parisien.

Il se levèrent immédiatement comme pour faire comprendre aux étrangers qu'ils étaient tout disposés à se mettre en route. Mais avant tout, ceux-ci

tenaient à réparer leurs forces, et Baptiste surtout aurait sacrifié son bagage entier pour une grillade.

Plus scrupuleux parce qu'il regardait les paquets de son maître comme un dépôt sacré, Joseph se montrait moins prodigue.

## XV.

Après quelques heures de repos, on se mit en route. Les Banyais ne tardèrent pas à retrouver la trace des Babimpés. Si les Européens avaient pu marcher aussi rapidement que leurs sauvages compagnons, ils auraient bientôt rejoint les Babimpés ; mais, déjà fatigués par deux jours de marche forcée, ils cheminaient péniblement.

Quoique le moins vigoureux des trois, Joseph était toujours en avant. Quant à Baptiste, rassuré maintenant par la déférence que lui montraient les Banyais, il avait, comme tous les poltrons, passé d'une extrémité à l'autre. Il se faisait servir par les sauvages, les chargeait de son fardeau, et les traitait même avec une brutalité que leur obéissance augmentait encore.

En vain Hercule et Joseph lui faisaient-ils des représentations : il haussait les épaules et n'en faisait qu'à sa tête.

—Ces Banyais sont bien patients, disait Joseph : cela m'étonne.

—Ils ont peur, répondit Baptiste.

—Tu es trop dur pour eux.

—C'est comme ça qu'il faut mener ces moricauds.

Moins rassuré que ces compagnons, Joseph surveillait les Banyais sans le laisser paraître.

Il avait été convenu que la nuit chaque Européen veillerait à tour de rôle.

La seconde nuit, Baptiste, qui était de quart, comme disent les marins, s'endormit tranquillement. Joseph, qu'une sorte de pressentiment empêchait de dormir, réveilla deux fois son compagnon.

—Tu m'ennuies à la fin ! lui dit brutalement Quinotte. A quoi bon veiller ?

—Les Banyais peuvent profiter de notre sommeil pour s'enfuir.

—Ils comptent trop sur la récompense que nous leur avons promise pour l'abandonner ainsi

—S'ils allaient la prendre d'eux-mêmes ?

—Bah ! ils ont trop peur de nous pour cela.

—Une fois qu'ils seront dans le bois, crois-tu que nous soyons capables de les rejoindre ?

Baptiste ne répondit pas. Il s'était endormi.

Joseph veilla encore quelque temps ; mais les forces humaines ont des bornes et le pauvre garçon, qui avait déjà fait le premier quart, n'en pouvait plus de fatigue et de sommeil. Au bout de quelques minutes, ses yeux se fermèrent.

Dix minutes plus tard, les trois Européens ronflaient à qui mieux mieux.

Couchés auprès du feu, les Banyais semblaient aussi dormir. Bientôt un d'entre eux se leva avec précaution ; il écouta un instant le bruit de la respiration des Européens. Une fois certain que les étrangers dormaient bel et bien, il s'éloigna et disparut bientôt dans l'obscurité.

Une heure après environ, les deux Banyais qui étaient restés au camp se levèrent tout à coup en poussant des cris de désespoir. Réveillés en sursaut, les Européens demandèrent ce qui était arrivé. Au moyen de la pantomime dans laquelle excellent tous les nègres, les Banyais expliquèrent qu'un de leur compagnons venait d'être enlevé par un lion.

En dépit de toutes leurs clameurs et de leur

désespoir apparent, la chose ne parut pas très claire à Joseph Furetal.

Les Banyais lui montrèrent pourtant les buissons froissés par le passage du lion entraînant sa proie, et les traces de sang que le corps du malheureux Banyais était censé avoir laissées à terre et sur les branches.

Joseph ne pouvait ni s'expliquer à lui-même, ni surtout communiquer aux Banyais les diverses remarques qui le faisaient douter de la véracité de leur récit, mais tout cela lui paraissait suspect.

Comme il ne lui aurait servi à rien de manifester aux sauvages des soupçons qui n'auraient abouti qu'à les mettre sur leurs gardes, Joseph fit semblant d'être leur dupe. Seulement, il se promit de redoubler de surveillance.

La journée et la nuit suivante se passèrent pourtant sans accident.

Dans la soirée du second jour, un des Banyais se détacha sous prétexte d'aller chercher du bois mort pour allumer le feu. Il resta assez longtemps absent. Après le souper, les voyageurs se partagèrent comme d'habitude les quarts de la nuit. Le pauvre Joseph, qui avait veillé les deux nuits précédentes presque tout entières, ne put, cette fois, résister au sommeil.

Une heure après, un des Banyais s'approcha de lui avec des précautions infinies et s'assura qu'il dormait. Il alla aussitôt vérifier de la même façon le sommeil des autres voyageurs. Quand il fut bien certain de son affaire, le Banyais imita le cri d'un oiseau de nuit. Un cri semblable lui répondit. Bientôt une douzaine de sauvages arrivèrent en rampant et cernèrent les trois Européens. A leur tête marchait ou plutôt rampait le Banyais qu'on prétendait avoir été dévoré par les lions. Malgré leur nombre et malgré le sommeil de leurs ennemis, les Banyais ne paraissaient pas trop rassurés.

Ils voulaient avant tout s'emparer des armes des blancs. Quoique Joseph fût le plus faible des trois Européens, c'était lui qu'on redoutait le plus; aussi quatre Banyais se dirigeaient-ils vers lui pour le surprendre.

Au moment où l'un d'eux cherchait à tirer à lui le fusil sur lequel reposait la main de Joseph, la secousse réveilla ce dernier. Il se leva d'un bond en poussant un cri d'alarme.

Se voyant découverts, les Banyais se précipitèrent sur les Européens. Quoique pris à l'improviste, ceux-ci se défendirent de leur mieux.

Heureusement pour eux, l'ardeur du pillage mit la division parmi les assaillants.

Laissant à leurs camarades le soin de venir à bout des étrangers, quelques-uns des Banyais s'emparèrent des bagages et se sauvèrent aussitôt. Furieux de cette désertion, les autres sauvages abandonnèrent bien vite leurs ennemis pour courir après leurs amis.

Joseph s'élança après eux. Quoique blessé à la jambe par un coup d'assagaye, Hercule suivit son camarade. Quand à Baptiste, craignant toujours que les sauvages revinssent sur leur pas, il se cacha dans un buisson d'acacias, dont les épines devaient le mettre littéralement à la torture.

Malheureusement pour lui un Banyais à qui Joseph avait tiré un coup de revolver, avait eu tellement peur qu'il s'était laissé tomber comme s'il eût été mort.

Dès que Joseph et Caritaud se furent éloignés à la poursuite de leurs ennemis, le Banyais se releva lentement. Au moment de s'enfuir, il aperçut auprès du buisson la poire à poudre de Baptiste.

Comme il se baissait pour la saisir, Baptiste, effrayé poussa un cri de détresse.

S'il eût couru bravement sur le sauvage, ce dernier aurait certainement pris la fuite; mais lorsque le Banyais vit l'Européen tendre les mains vers lui d'un air suppliant, il en sentit le plus fort. Profitant de la position embarrassée du Français, qui avait mille peines à sortir du milieu des épines longues et acérées de l'acacia, le sauvage lança au malheureux domestique une assagaye qui le blessa mortellement à la poitrine. Baptiste poussa un cri terrible et s'affaissa sur le buisson, dont les branches l'empêchaient de tomber. Le Banyais lui lança une autre assagaye; puis, le voyant hors de se défendre et à demi-mort, il se jeta sur lui et l'acheva.

L'œil et l'oreille au guet pour surveiller le retour des autres Européens, le Banyais se hâta de dépouiller sa victime et s'enfuit, emportant les vêtements et le fusil du malheureux Français.

Pendant ce temps, Hercule et Joseph essayaient inutilement de rejoindre les Banyais. Affaibli par le sang qui coulait de sa blessure, Hercule fut obligé de s'arrêter. Joseph lui-même compris bientôt qu'il perdait son temps.

Il revint sur ses pas, assez inquiet de savoir s'il retrouverait ses deux compagnons dont il ignorait le sort.

Guidé par la lueur du feu, qu'il voyait scintiller à travers le feuillage, Joseph se rapprocha lentement du brasier. Il rencontra bientôt Hercule qui s'était assis sur un tronc d'arbre déraciné, et dont il pensa la blessure de son mieux.

—Et Baptiste, demanda Furetal, qu'est-il devenu ?

Hercule n'en savait pas plus que lui à ce sujet.

—Il se sera caché quelque part, murmura-t-il cependant.

Hercule avait deviné juste.

En arrivant auprès du foyer, les deux Français aperçurent le cadavre de leur compatriote étendu sur le sol.

La flamme vacillante du brasier éclairait de leurs sinistres ce corps défiguré et rendait plus affreux encore ce lugubre spectacle.

Que de fois, par la suite, Hercule et Joseph le revirent dans leurs rêves !

Quoique le caractère de Baptiste ne fût guère de nature à lui créer des amis, il avait si longtemps partagé les périls des deux autres domestiques, que sa mort les affligea profondément.

Malgré leur fatigue et malgré la blessure d'Hercule, Joseph et Caritaud creusèrent une fosse pour leur malheureux camarade, dont ils ne voulurent pas que les bêtes féroces dévorassent le corps. Comme ils manquaient des instruments, ce travail leur prit beaucoup de temps.

Lorsqu'il fut terminé, ils furent obligé de se coucher sur l'herbe et d'y dormir pendant quelques heures.

Profitant des indications qu'il avait obtenues des trois Banyais le premier jour, Joseph parvint à s'orienter relativement à la position du Zambèze. Sachant que les quatre Babimpés qui avaient servi de guides à la petite caravane devaient longer le long du fleuve, Joseph espérait, sinon les rejoindre, du moins retrouver leurs traces. En tout cas, comme Mazila était situé non loin du Zambèze, le meilleur moyen d'y arriver était de suivre les bords de ce fleuve.

Dans ce pays dévorée par la sécheresse, chaque grand fleuve exerce autour de lui une influence si bienfaisante et si puissante qu'on devine sa présence plusieurs milles avant d'en découvrir les rives.

Grâce à une série d'observations qu'il serait superflu de rapporter ici Joseph et Caritaud ne tardèrent pas à se convaincre qu'ils marchaient dans une bonne direction.

Une fois parvenus aux bords du Zambèze, ils avancèrent avec plus de courage qu'auparavant. Ils arrivèrent le lendemain à un petit village qu'ils se rappelèrent avoir traversé en allant de Mazila à Sérouma. Les habitants leur firent bon accueil et leur donnèrent à manger.

Joseph apprit d'eux que les guides Babimpés avaient passé dans ce village la veille seulement, attendu qu'ils étaient restés à chasser les hippotames à quelques lieues de là.

## XVI.

Laissant avec les habitants de ce hameau le pauvre Hercule dont la blessure s'était envenimé par la chaleur et la fatigue, Joseph se remit, courageusement en route pour rejoindre les quatre Babimpés.

Comment le corps si frêle et si maladif en apparence du jeune homme put-il résister à des fatigues qui auraient épuisés les forces de l'homme le plus vigoureux ? Dieu seul pourrait le dire. Les deux guides qu'on lui avait donnés au village croyaient chaque matin qu'il n'aurait plus la force de se remettre en route, mais le brave garçon marchait encore quoiqu'il eût les pieds en sang et le corps dévoré par la fièvre.

Le troisième jour, il rejoignit enfin les Babimpés.

Ceux-ci poussèrent un cri de surprise en voyant paraître Joseph. Le pauvre garçon avait l'air d'un spectre.

Il se laissa tomber à côté des Babimpés, et resta quelques moments sans pouvoir parler. A la fin, cependant, il parvint à leur faire comprendre tant bien que mal l'affreuse situation dans laquelle il avait laissé le père Antonio et ses compagnons.

Durant le voyage qu'ils avaient fait sous la conduite des Babimpés, les blancs avaient traité leurs guides avec bonté et les avaient généreusement récompensés. Le père Antonio était d'ailleurs vénéré à Mazila, où il avait fait beaucoup de bien.

Vivement touchés du sort de leurs anciens hôtes, les Babimpés se consultèrent pour savoir ce qu'ils pourraient faire pour les sauver. Vu leur petit nombre, les guides ne pouvaient songer à marcher sur Sérouma et à tenter une attaque contre le village des Batongas. Le seul parti raisonnable à prendre, c'était de gagner au plus vite Mazila et d'obtenir du roi des Babimpés qu'il envoyât un détachement de ses meilleurs guerriers pour surprendre les Batongas et délivrer leurs prisonniers.

En conséquence on se hâta de se diriger vers Mazila.

Touchés du courage et du dévouement de Joseph, les Babimpés le portaient de temps en temps à tour de rôle, lorsqu'ils voyaient que le pauvre garçon succombait à la fatigue.

Aussitôt que les Babimpés eurent atteint leur village, Joseph courut trouver le roi, à qui il raconta les malheurs survenus aux Européens.

Sekorou venait justement de recevoir, quelques jours auparavant, par l'entremise d'un Makololo retournant à Lynyanti, divers objets que le docteur Livingstone lui avait promis à son passage, et qu'il lui avait envoyés aussitôt son arrivée à Quilimané. Rien ne pouvait mieux le disposer en faveur des blancs que la joie qu'il éprouvait de ces présents et la confiance que lui inspirait l'exactitude du docteur à tenir sa parole. Joseph, qui s'aperçut de ces bonnes dispositions, mit tout en œuvre pour en

profiter. Il promit à Sekorou que les Européens arrachés par lui aux mains des Batongas lui enverraient dix musquets, deux cents mètres de serge rouge, des fils de perles, et même une lanterne magique. Ce dernier argument décida non seulement le roi, mais encore plus ses sujets, dont la lanterne magique de Valentin avait fait le bonheur durant le séjour des Européens à Mazila.

Une fois l'expédition résolue et l'humeur belliqueuse des Babimpés réveillée, Joseph n'eut pas besoin de pousser à la roue. Dès le lendemain, avant le lever du soleil, une armée de Babimpés, commandée par le frère du roi, se dirigeait vers Sérouma. Des émissaires, envoyés en avant, avaient mission de rassembler les provisions et de forcer les habitants des petits villages situés sur la route à recueillir à l'avance du bois, de l'herbe, des vivres et de l'eau.

Malgré sa fatigue et l'état déplorable de ses pieds, Joseph accompagna l'expédition. Quel que fût son courage, il n'aurait jamais pu cependant suivre ses alliés, si le frère du roi n'avait eu la bonne idée de faire monter Joseph sur un bœuf dressé à la selle pour l'usage de Sekourou.

En passant par le village où il avait laissé son compagnon Hercule Caritaud, Joseph s'arrêta pour voir ce dernier.

La blessure de Caritaud commençait à se cicatrifier, mais il n'était pas encore assez fort pour de nouvelles fatigues. On lui promit de la prendre au retour.

Grâce à l'ardeur de Joseph et à la connaissance du pays que les guides avaient acquise dans leurs précédents voyages, les Babimpés accomplirent promptement le trajet de Mazila à la rivière Mouna. Ils avaient appris en chemin qu'un parti de Bashoukoulompos battait la campagne.

Peu soucieux d'une rencontre avec ces féroces pillards, et n'ayant pas d'ailleurs de temps à perdre, ils avaient eu l'idée de profiter du clair de lune pour traverser la Mouna et de voyager surtout la nuit pendant qu'ils seraient dans le voisinage des Bashoukoulompos.

C'étaient les Babimpés que James avait aperçus au moment où ils se préparaient, en effet, à s'embarquer sur deux bateaux dont les gens du village voisin leur avaient indiqué la cachette.

Ces bateaux étaient malheureusement trop petits. Chacun d'eux ne pouvait contenir que dix hommes, tout au plus, et encore était-ce fort dangereux.

Grâce aux lueurs de l'incendie, les Babimpés ne tardèrent pas à découvrir les fugitifs. Un des guides reconnut aussitôt Clémence et Juliette.

—Ce sont les femmes blanches ? s'écria-t-il.

—Et voilà notre père blanc là-bas, dit un autre en montrant dom Antonio.

—Ils sont attaqués par les Batongas, reprit le premier ; courons vite à leur secours !

Bravant les caïmans et les étreintes mortelles des longues herbes, les plus intrépides se jetèrent immédiatement à l'eau. Avec sa témérité habituelle, Joseph en fit autant. Il nageait un peu, mais il était loin d'avoir la force nécessaire pour résister au courant et pour se débarrasser des herbes dans lesquelles ses jambes s'enchevêtraient.

A peine arrivé, le digne garçon se trouve dans les bras de Valentin, qui l'embrassa non comme un domestique, mais comme un fils.

—Mon maître, mon bon maître, disait le pauvre Joseph en pleurant de joie, que je suis heureux de vous voir !

—Mon brave Joseph, que d'inquiétudes tu nous as données !

—J'avais tant de peur de mourir en route, mon-

sieur ! non pas à cause de la mort, mais parce que je n'aurais pu venir à votre secours ! Si vous saviez combien cela m'a coûté de vous laisser entre les mains des sauvages et de ne pas rester auprès de vous ! Mon bon maître ! Oh ! que je suis heureux ! Et Mme Bartelle, et Mme Martigné, et don Antonio... et M. Savinien et James ?...

Tout le monde était là et s'empresait autour du brave garçon, que chacun remerciait et félicitait.

— Bravo, mon ami ! dit un homme que Joseph avait pris jusque là pour un sauvage, et qui n'était autre que M. Novéal.

— Tiens ! fit Joseph ébahi, un sauvage blanc ! Juliette qui aimait beaucoup le petit Parisien (probablement à cause de l'affection que Joseph portait à Mazeran), lui expliqua que ce prétendu sauvage était M. Novéal, l'oncle si ardemment désiré.

A son tour M. Novéal, qui avait à peine eu le temps d'échanger quelques paroles avec ses parents, leur raconta comment il était parti de Sérrouma avec une escorte de douze Batongas, sous prétexte de cueillir des plantes pour le remède du roi.

Comme il avait eu soin de choisir que des hommes qui lui étaient dévoués, il était parvenu à les entraîner avec lui.

Connaissant l'astuce des sauvages, il s'était douté que le nouveau roi le ferait suivre, et il avait déployé toute sa ruse pour dépister les autres Batongas.

Ceux-ci allaient pourtant rejoindre la petite troupe épuisée de fatigue, lorsque les Bashoukoulompos s'étaient jetés entre eux. La grosse bande des Batongas s'était sauvée dans la direction de Sérrouma. Quant aux Batongas de M. Novéal, ils avaient continué à fuir dans la direction de la rivière. Cette circonstance les avait sauvés.

Se croyant certains de les rejoindre, puisque la rivière les arrêterait, les Bashoukoulompos ne s'étaient occupés que des cinquante Batongas envoyés à la poursuite de M. Novéal. Ces malheureux furent-ils massacrés par leurs ennemis ou périrent-ils dans les flammes ? Voilà ce qu'on ne put jamais savoir d'une façon bien exacte.

Quant à M. Novéal et à ses compagnons, c'étaient eux que les Européens avaient vus surgir d'une façon si imprévue du milieu des herbes embrasées.

Grâce à une rigole humide qu'ils avaient rencontrée et dans laquelle ils s'étaient plongés jusqu'au cou, ils avaient échappé au danger ; mais la fumée les avait fait beaucoup souffrir.

La joie qu'éprouvait M. Novéal en revoyant ses parents et l'espérance d'arriver bientôt avec eux dans un pays civilisé, lui faisaient oublier en ce moment toutes ses souffrances.

— Le plus difficile est fait maintenant, disait-il.

Tous les dangers n'étaient pas encore passés, cependant. Grâce à la proximité de l'eau et à de larges rigoles vaseuses, les Bashoukoulompos pouvaient aussi avoir échappé aux atteintes des flammes. Il était donc urgent de traverser la rivière avant qu'ils pussent apercevoir les fugitifs. Quoique l'escorte de ceux-ci fût maintenant assez nombreuse pour leur permettre de se défendre, les Bashoukoulompos, plus belliqueux que les Babimpés, étaient toujours à redouter.

On se hâta de passer la Mouna au moyen des bateaux amenés par les Babimpés ce qui demanda plusieurs heures, vu le petit nombre de personnes que pouvait contenir chaque embarcation.

## XVII.

Au moment où le dernier passager quittait le

rivage, on vit apparaître au loin une centaine de Bashoukoulompos qui arrivaient en courant.

— Cette fois je crois que nous ne pouvons leur échapper, murmura M. Novéal.

— Nous avons une certaine avance, dit Valentin.

— Sans doute, et s'il n'y avait que les Babimpés il serait aisé de leur échapper ; mais Juliette, Clémence et nous-même nous ne pouvons lutter de vitesse avec les Bashoukoulompos, qui sont les plus agiles de cette contrée.

— Quel est d'abord votre avis ? demanda Overnon.

— Puisqu'il n'y a pas moyen d'éviter la bataille, il faut la livrer dans les meilleures conditions possibles. Les Bashoukoulompos ont probablement évité les flammes en se jetant dans les marécages qui se trouvent entre nous et l'embouchure de la Mouna. D'après la direction qu'ils suivent, ils comptent évidemment traverser la rivière à peu près à l'endroit où nous sommes, le seul praticable, d'après ce que viennent de dire les Babimpés.

— Eh bien ?

— Commençons par mettre Juliette et Clémence en sûreté ; mieux encore, envoyons-les en avant sous la conduite de quelques Batongas fidèles. Nous autres, embusquons-nous sur le bord du fleuve et laissons arriver nos ennemis. N'ayant pas de bateaux, ils vont traverser la rivière à la nage et ils aborderont à la débandade. En les attaquant à ce moment nous en viendrons aisément à bout.

— Vous avez raison, dit sir Richard.

— Oui, reprit Valentin, mais je crains bien que Juliette et Clémence refusent de nous quitter.

M. Mazeran avait raison. Mmes Bartelle et Martigné déclarèrent qu'elles voulaient partager les périls de leurs compagnons.

Tous les instances de ceux-ci échouèrent contre la courageuse résolution des deux cousines.

Il fallut céder à leur volonté et les laisser se poster comme les autres sur le bord de la rivière.

Vers dix heures du matin, les Bashoukoulompos, groupés sur la rive opposée, commencèrent à lancer aux Européens des assagayes, qu'heureusement la distance rendait inoffensives ; puis ils se mirent en devoir de traverser la Mouna. Dès qu'ils furent sur le point de toucher terre, les Batongas, cachés jusque là dans les roseaux, accoururent sur le rivage et accueillirent à coup d'assagayes chaque ennemi qui cherchait à sortir de l'eau.

Malgré le désavantage de leur position et les pertes considérables qu'ils subissaient, les Bashoukoulompos ne se découragèrent pas. Plusieurs d'entre eux parvinrent à prendre pied et s'élançèrent sur les Batongas.

Quoique l'avantage fut resté à ces derniers, le résultat du combat paraissait encore incertain, lorsque M. Novéal s'aperçut avec surprise que le jour s'obscurcissait.

— Que se passe-t-il donc là haut ? demanda-t-il à sir Richard qui se tenait auprès de lui.

— Je n'en sais vraiment rien, répondit le jeune Anglais... Ah ! reprit-il un instant après, c'est peut-être l'éclipse qui commence.

— En effet, murmura M. Novéal. Une éclipse... si j'essayais.

— Quoi ?

— Une tentative qui vous paraîtra insensée à vous qui ne connaissez pas le caractère des sauvages... Moi-même, du reste, j'ose à peine espérer... N'importe, essayons toujours. Pourvu seulement que je parvienne à me faire entendre. !

(A continuer.)

## LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



ENFIN, Monique Clerget apporta sur la table le café brûlant accompagné d'une bouteille au gros ventre, de verre transparent, remplie de cet admirable kirsch de Fougerolles qui n'a pas son pareil au monde et que nous déclarons bien supérieur au kirsch de la Forêt-Noire.

—Vous avez des cigares, je suppose, mon ami, dit Olympe en roulant une cigarette entre ses doigts mignons.

Gontran tira de sa poche son étui rempli de *puros*, il en choisit un et l'alluma.

—Maintenant, continua la jeune femme, je ne vois aucune raison, bonne et valable pour reculer un entretien nécessaire. Engagez le fer, je suis prête.

—C'est en vérité fort heureux, murmura Gontran.

—Et surtout, reprit Olympe, restons calmes, quelles que soient les vérités désagréables que nous puissions avoir à nous dire. Elever la voix dans la discussion, m'a toujours semblé la chose du monde la plus déplorable, sans compter que les cloisons de cette auberge sont en papier mâché, et que, depuis le corridor ou depuis la chambre voisine, une oreille curieuse ne perdrait pas un seul mot de notre entretien si nous avions l'imprudence de parler un peu plus haut que de raisons. Je tâcherai de vous donner l'exemple de la modération. M'imiterez-vous ?

—Je ferai du moins de mon mieux.

—Bravo ! baron ; je n'attendais pas moins de votre courtoisie.

—M'est-il permis, maintenant, de vous adresser une question ?

—Ah ! je le crois bien, et non pas une, mais dix, mais vingt, mais cent ! Je m'empresserai d'y répondre que voulez-vous savoir ?

—D'abord et avant tout, comment il se fait que vous soyez ici ?

—Ma réponse sera bien simple, j'y suis parce que vous vous y trouvez vous-même.

—Par qui ma présence dans les Vosges vous a-t-elle été révélée ?

—Par le hasard. Je vous croyais très-fermement en Angleterre ainsi que ne manquait pas de me le répéter tout les huit jours votre ami le vicomte Georges, et, soit dit entre parenthèses, cette naïve crédulité de ma part devait vous divertir infiniment tous les deux. Or, j'avais la sottise de me désoler outre mesure de votre longue absence, et j'allais régulièrement deux ou trois fois par semaine demander à votre concierge s'il recevait des nouvelles et s'il vous attendait bientôt. Je dois ajouter que ce fonctionnaire incorruptible répliquait sans la moindre variante que depuis votre départ il n'avait pas entendu parler de vous, et que le moment de votre retour était pour lui chose inconnue. Lors de ma dernière visite (il y a de cela quatre ou cinq jours), je venais d'obtenir la réponse

habituelle et j'allais me retirer, quand j'aperçus, sur la table de la loge, un petit paquet qui portait votre nom et que sans doute on allait porter au chemin de fer. Je lus l'adresse à la dérochée, elle était ainsi conçue : *Monsieur le baron de Strény, au château de Rochetaille, près Epinal, département des Vosges.* Donc vous étiez en France et non point en Angleterre. Donc il y avait un mystère dans votre conduite et une trahison sous jeu puisque vous aviez si grand soin de vous cacher de moi.

Olympe s'interrompit pendant une seconde afin de ralumer sa cigarette.

Le baron profita de ce temps d'arrêt pour s'écrier avec un éclat de rire un peu contraint :

—Peste, chère enfant, quelle logique !

—Inattaquable et écrasante, n'est-il pas vrai ? répliqua la jeune femme. Or, il est un rôle que je n'accepterai jamais, c'est celui de dupe. J'ai voulu éclaircir mes doutes, je suis partie et me voilà.

—Et vous voilà ! répéta Gontran, ah ! pardieu, je le vois bien que vous voilà !

—Ce qui vous remplit de la joie la plus vive, n'est-ce pas ? demanda la jeune femme à brûle-pourpoint en regardant Gontran bien en face.

—Votre présence me ravit toujours, vous le savez bien, fit le gentilhomme sans trop d'embarras. Mais j'avoue franchement qu'aujourd'hui la joie qu'elle me cause est mêlée de quelque surprise.....Ce costume ?.....Ce déguisement ?

—Ce déguisement ? Hâtez-vous, très-cher, de m'en témoigner toute votre reconnaissance comme de la plus délicate attention ! Si j'ai quitté les vêtements de mon sexe et pris ceux du vôtre, c'est par égard pour vous. Léon Randal, étudiant en droit, est un ami très-acceptable pour le baron Gontran de Strény, tandis que Mlle Olympe Silas était compromettante à l'excès. Voilà pourquoi je me suis fait homme.

—Merci de l'intention ! répondit le baron non sans quelque ironie. Mais maintenant que votre coup de tête est réalisé, vous devez en être aux regrets.

—Aux regrets ! moi ! Ah ! ah ! Croyez vous ?

—Sans doute, puisque vous avez désormais la preuve que vos soupçons étaient absurdes, que votre malheureuse tendance à la jalousie avait dévoyé complètement cette logique dont vous vous vantiez, et que, si quelque chose au monde ne ressemble en rien à une trahison, c'est à coup sûr l'existence calme et patriarcale que je mène au fond de ce vieux château de province.

Olympe réussit à donner à sa physionomie fine et mobile une expression presque ingénue.

—Peut-être, en effet, avez-vous raison, dit-elle avec l'apparence d'une entière bonne foi ; peut-être me suis-je laissée égarer par des soupçons dénués de fondement.....Mais, cependant, vous ne vivez pas seul au château de Rochetaille.....

J'y reçois l'hospitalité d'une parente, la comtesse de Kéroual.

—Ah ! et comment est elle cette parente ?

—C'est la meilleure personne du monde.

—Je ne vous parle point de ses qualités morales. Je veux savoir si elle est belle.

—Elle ne l'a jamais été, ma pauvre cousine.

—Jeune ?

—Tant s'en faut ! Elle est veuve et mère de famille.

—Vous êtes bien certain de ne vous illusionner ni sur son âge, ni sur sa figure ?

—Ah ! par exemple, la question est bizarre ! Il me semble que je m'y connais un peu, que diable ! Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Parce que certaines personnes m'avaient affirmé que la comtesse de Kéroual était jeune encore et de la beauté la plus accomplie.

—Eh ! chère enfant, ces personnes vous trompaient, ou se trompaient elles-mêmes.....ou plutôt elles ne connaissent pas la comtesse.

—Vous m'étonnez !

—D'où vient votre surprise ?

—De ce que les gens qui m'ont renseigné sur le pays et connaissent parfaitement Mme de Kéroual. Je puis vous citer, entre autre, la maîtresse de cette auberge.

Gontran eut aux lèvres un nouvel éclat de rire, encore plus contraint que le premier.

—Quelles singulières autorités me citez-vous-là ! s'écria-t-il. On voit bien que vous êtes une Parisienne pur sang, que vous n'êtes jamais sortie du milieu des grandes villes et que les mœurs et les habitudes des campagnes vous sont parfaitement inconnues. Si vous aviez pratiqué quelque peu nos villageois, vous sauriez que pour eux c'est le plumage qui fait l'oiseau, et qu'à leurs yeux une femme est toujours jeune et belle quand elle possède un château, et quand il la voit passer, habillée de velours et de soie, dans une calèche à huit ressorts.....

Le baron s'interrompit.

—Mais pourquoi donc me regardez-vous ainsi ? demanda-t-il.

—Parce que je suis curieuse d'étudier l'expression que prend votre visage lorsque vous mentez avec une si rare impudence, répliqua nettement Olympe.

Gontran fit un brusque haut le corps.

—Je mens répéta-t-il. Je mens, moi !

—Comme un laquais, mon cher.

Gontran devint pâle et murmura en serrant les poings :

Ah ! vous êtes bien heureuse de n'être qu'une femme.

—Parce que si j'avais d'un homme autre chose que le costume, vous me provoqueriez, n'est-ce pas ? fit la jeune femme en ricanant.

—Certes, je ne laisserais point un homme répéter deux fois que j'ai menti ! Je lui demanderais tout son sang pour laver une pareille injure.

—Et vous auriez tort, mon cher ; car une balle brisant un crâne, ou la pointe d'une épée trouant une poitrine, ne changeraient pas le mensonge en vérité !

—Encore !

—Oui, mon très-bon, encore et toujours. Et ne roulez pas des yeux furibonds puisque vous n'avez ici personne à exterminer. Abstenez-vous, en outre, je vous en prie, de dénégations nouvelles, elles seraient inutiles. J'ai vu Mme de Kéroual.

—Vous !

—Moi.....si vous voulez bien le permettre.

—Et quand l'avez-vous vu ?

—Hier.

—C'est impossible !

—Croyez-vous ?

—J'en suis sûr. La comtesse n'est point sortie.

—D'accord. Mais moi, je suis entrée dans le parc, tandis que vous étiez à la chasse. Le jardinier a dû vous dire que la lettre qui vous a fait venir ici ce matin lui avait été remise par un très-jeune homme. Ce jeune homme, c'était moi. Je me suis approchée sans bruit d'une tonnelle sous laquelle Mme de Kéroual lisait ou rêvait, et j'ai pu me convaincre par mes propres yeux qu'elle était jeune et qu'elle était belle. Ignorez-vous d'ailleurs que votre prochain mariage avec la comtesse est le secret de Polichinelle ? Tout le monde s'en occupe dans ce village, c'est le bruit public, on ne parle pas d'autre chose, et si vous voulez que je fasse monter la maîtresse de cette auberge, elle s'empressera, croyez le bien, de vous en faire ses compliments.

—Eh ! ma chère, répliqua Gontran, ne savez-vous pas que le bruit public est presque toujours menteur.

—Soit ! Je veux bien vous croire. Mais il me faut des preuves. Retournez au château..... faites vos malles, et repartons demain, ensemble pour Paris. Est-ce entendu ?

—Non.

—J'ai dans ce pays des intérêts qui ne me permettent pas de le quitter en ce moment.

—Des intérêts ! Vous n'en avez pas pas d'autres que votre mariage !

Gontran fit un geste de colère, et comprenant enfin qu'il essaierait vainement d'abuser la clairvoyance d'Olympe, il résolut de tenir tête à l'orage, et il demanda d'un ton sec :

—Eh bien ! quand cela serait ?

—Cela est.

—Ne suis-je pas libre ?

—Vous l'êtes infailliblement, mon cher, de chercher à prendre femme, mais je le suis aussi, moi, d'aller trouver la comtesse de Kéroual et de lui dire : " J'aime le baron de Strény, je l'aime malgré ses vices ; je lui ai tout sacrifié ! J'ai eu sa parole avant vous et il ne l'a pas tenue. C'est un traître ! Rendez-moi mon amant, madame ! " Et la grande dame ne voudra pas voler son bien à la pauvre fille.

—Vous ferez cela, vous ? demanda le baron d'une voix sourde et les dents serrées.

—Je le ferai, foi d'Olympe Silas ! et vous savez que, moi, je ne suis pas menteuse, et que ce que j'ai promis, je le tiens !

Gontran fut saisi d'une de ces rages qui rendent un homme capable de tout.

L'expression de ses yeux devint effrayante. Il prit un couteau sur la table et se souleva.

Olympe, impassible, eut aux lèvres un dédaigneux sourire et ne fit pas un mouvement.

—Eh bien ! dit-elle du ton le plus calme, allez donc ! Qui vous arrête ? J'attends ! Quand vous aurez tué votre maîtresse, vous n'épouserez pas la comtesse de Kéroual. La cour d'aisissés y mettra bon ordre.

Ces paroles tombèrent comme une douche glacée sur la folie furieuse de Gontran. Le couteau s'échappa de sa main tremblante, et il baïbutia :

—Olympe ! Olympe ! vous voulez donc me perdre !

—Vous perdre ? répliqua-t-elle. Oh ! pas le moins du monde, mon cher. Je veux vous garder pour moi seule, voilà tout. Je l'ai juré, et cela sera.

—Mais c'est de la haine !

—Non, c'est de l'amour ! Loin de moi la pensée de vous reprocher les sacrifices que j'ai faits, sinon pour vous, du moins à cause de vous, mais enfin je vous ai bien prouvé que je vous aimais. Vous

n'avez pas le droit d'en douter. J'ai sacrifié sans hésiter une alliance qui eut assuré mon avenir.

Un silence de quelques minutes suivit les dernières paroles d'Olympe Silas.

L'étrange créature, dont une vive rougeur était venue colorer momentanément les joues pâles, et dont les yeux étincelant sous le double réseau de ses longs cils de velours, souriait maintenant d'un air de triomphe contenu, et roulait entre ses doigts le papier de sa cigarette avec une *maestria* d'Andalouse.

Le baron, la tête basse et les sourcils froncés, s'absorbait dans une méditation dont la nature ne devait point être réjouissante, à en juger par l'expression triste et sombre de son visage.

—Olympe, dit-il tout à coup, en relevant la tête.

—Gontran, répondit la jeune femme.

—Expliquons-nous franchement, car l'heure est décisive.

—Il me semble, mon cher, que l'explication est en bonne voie, et quant à la franchise, si l'un de nous deux en manque ici, je me permets de croire que ce n'est pas moi.

—Ne récriminez point ma chère Olympe, et écoutez-moi.

—Je ne demande pas mieux, mon très-bon, et vous pouvez compter que l'attention de votre humble servante vous est toute entière acquise.

—Je n'ai pas cessé de vous aimer et je vous aime plus que jamais.

—Ah bah !

—Sur mon honneur de gentilhomme, je vous le jure.

—Et c'est pour cela, sans doute, fit Olympe avec ironie, que vous éprouviez le besoin de me persuader que vous êtes en Angleterre, tandis que vous vous mariez dans les Vosges ?

—Connaissez-vous ma situation ?

—Je connais tout juste ce que vous avez jugé à propos de m'en apprendre, vous-même, ce qui, certes, n'est pas beaucoup dire, car, sans vous offenser, vous ne brillez point par la confiance.

—Un amour-propre bien naturel, une vanité tout au moins excusable, ne m'ont jamais permis de vous initier à certains détails humiliants pour un gentilhomme qui porte comme moi l'un des plus vieux noms de France. Je ne sais si vous me comprenez.....

—Imparfaitement.

—Eh bien ! plus de périphrases, ni de réticences. Je suis ruiné.

—Je m'en doutais, et je m'en lave les mains ! Rendez-moi cette justice que s'il est quelqu'un dans le monde qui soit innocent de votre ruine, ce quelqu'un, c'est moi ! Des bouquets et des soupers, voilà le budget de vos dépenses avec moi ! Il est simple et n'est pas ruineux. Ah ! vous pouvez vous vanter, mon cher, d'être un homme aimé pour vous-même !

—Aussi, chère enfant, s'écria le baron d'un ton pénétré, croyez bien que je rends pleine justice à votre désintéressement admirable et à la suprême délicatesse de vos sentiments ! Je connais vos sacrifices, je les apprécie, et mon vœu le plus cher, ma plus vive ambition, sont de les reconnaître un jour et de m'acquitter envers vous.

—C'est une redite, mon cher baron ! J'ai déjà répondu !

—Olympe, vous m'avez accusé de n'avoir pas de confiance en vous.

—J'ai formulé cette accusation, j'en conviens.

—Eh bien ! je vais vous prouver que votre erreur est manifeste. Je vais commettre une mau-

vaise action, je vais vous révéler un secret que personne au monde ne devrait connaître. Mais d'abord, y a-t-il, ici-bas, quelque chose de sacré pour vous, Olympe ?

—Il y a la mémoire de ma mère, de ma pauvre mère, morte de chagrin en me voyant entrer dans la route que j'ai suivie.

—Comme dans les mélodrames ! pensa le baron.

Puis, tout haut :

—Eh bien ! sur la mémoire de votre mère, jurez-moi que, quoiqu'il arrive, le secret que vous allez apprendre mourra dans votre sein.

—Oui, fit-elle vivement, oui, je le jure.

—Sachez donc qu'en épousant ma cousine, j'épouserai une mourante. Cette femme qui vous inspire de la jalousie n'a pas trois mois à vivre.

Olympe tressaillit.

—Allons donc ! répliqua-t-elle, vous voulez me tromper encore ! J'ai vu Mme de Kéroual, je vous le répète ! elle est un peu pâle peut-être, un peu frêle, mais elle se porte aussi bien que moi.

—En apparence, oui, je le sais, mais c'est une apparence menteuse. La comtesse est attaqué de puis longtemps déjà par une maladie organique dont les progrès latents augmentent d'heure en heure et deviendront bientôt visible pour tous les yeux. Son arrêt a été prononcé, il y a un an, par l'un des plus illustres médecins de Paris, un prince de la science. Il n'a révélé qu'à moi ce terrible secret, et ma pauvre cousine vit tranquille et confiante, sans se douter que ses jours sont comptés, car, je vous le répète, les arrêts du docteur \*\*\* sont sans appel. Avant trois mois tout sera fini, et cette union qui vous épouvante n'est autre chose, en réalité, qu'un *mariage in extremis*.

—Mais, demanda Olympe, vivement impressionnée par ce qu'elle venait d'entendre, comment se fait-il que le docteur Louis Perrin, ce jeune médecin qui paraît fort intelligent et qui va souvent au château de Rochetaille, ne se préoccupe point de l'état de la comtesse, et ne cherche pas à combattre les progrès de cette maladie latente dont, selon vous, le dénouement est si proche !

—Eh ! chère enfant, que me dites-vous là ! répliqua le baron. Pouvez-vous bien comparer un pauvre diable de médecin de campagne à l'une des gloires de la science médicale ? Le docteur Louis Perrin qui, je vous l'accorde, n'est pas tout à fait un âne, peut traiter à merveille la fluxion de poitrine et la fièvre tierce, mais l'expérience consommée et la profondeur de vues des grands maîtres lui font absolument défaut. Il ne s'aperçoit même pas que la comtesse est mortellement atteinte, et, quand éclateront les terribles symptômes, il n'y comprendra rien parce qu'il n'aura rien prévu, ni rien diviné.

—Si je pouvais vous croire, murmura la pécheresse.

—Douter serait folie ! d'ailleurs, la preuve ne se fera guère attendre. Instruit par le docteur \*\*\* des diagnostics qui échappent à tous les regards, excepté aux siens, je constate jour par jour, et pour ainsi dire heure par heure, les progrès du mal, et, je vous le répète, la crise suprême est près d'éclater.

—L'expérience a démontré bien souvent, vous le savez aussi bien que moi, que les miracles des princes de la science, comme vous dites, n'étaient pas infailibles, répliqua Olympe.

—Dans certains cas, vous avez raison, lorsque les forces vitales viennent tout à coup, et d'une manière imprévue, prendre le dessus sur la maladie. Mais il en est d'autres où l'erreur est impossible, et celui-ci est du nombre. Armez-vous donc de patience, ma belle et chère Olympe. Croyez en moi.....ne

précipitez rien.....ne vous opposez plus à ce mariage qui me rendra riche, et songez que bientôt il me sera possible de vous donner mon nom ! Vous brillerez à Paris ! Vous serez entre toutes, la plus charmante et la plus fêtée ! Les diamants, étincelleront de mille feux dans vos écrins ! les doigts de fées des couturières de génie, ces grandes artistes, uniront, pour vous en couvrir, les velours, les soies, les dentelles, et quand viendra l'heure du bois, des chevaux de sang, à cocardes rouges, piafferont sous la main d'un gros cocher poudré, près du perron de votre hôtel.

Olympe écoutait cette tirade en souriant doucement au lyrisme de Gontran, et peut-être aussi quelque peu aux horizons pompeux qu'il faisait miroiter devant elle.

—Si tout cela ne me tentait point, répondit-elle au bout d'un instant, je ne serais pas fille d'Eve. Mais, je vous l'ai dit et je vous le répète, il est un rôle que je n'accepterai jamais, c'est celui de dupe. Vous m'aimez encore, je le crois. Vous êtes de bonne foi, je l'espère. Je veux bien entendre avec calme.....ne rien briser.....ne rien entraver.....mais il me faut les preuves promises avant de vous laisser le champ libre et le chemin ouvert ! Je reste ici, c'est un poste d'observation d'où je pourrai tout voir, tout surveiller, tout empêcher au besoin ! Qu'un mensonge de vous me soit révélé, et le scandale éclatera, je vous le jure, terrible et rapide comme la foudre ! Que les prédictions du docteur \*\*\* commencent au contraire à se réaliser, et je vous laisserai devenir le mari de la comtesse de Kéroual, mais seulement dans le cas (et je vous emprunte l'expression dont vous vous serviez tout à l'heure), seulement dans le cas où cette union serait un *mariage in extremis*.

—Vous voulez absolument qu'il en soit ainsi ? demanda Gontran, dont un tremblement presque imperceptible agita la voix.

—Oh ! absolument mon très cher ; et vous savez que quand j'ai dit mon dernier mot, c'est comme si tous les notaires de France et de Navarre y avaient passé.

—Peut-être vous faudra-t-il attendre pendant plus d'un mois.

—Bah ! le temps passe vite, et d'ailleurs le déjeuner dont les débris jonchent cette table a dû vous prouver surabondamment que l'on vit à merveille à l'auberge du *Chevreuil d'Argent*.

—Et comptez-vous pour rien l'ennui ?

—Nous ne sommes pas loin d'Epinal, j'irai chercher des livres à quelque cabinet de lecture. Je compte bien, en outre, recevoir assez souvent vos visites. Car vous viendrez me voir, n'est-ce pas ?

—Certes, et le plus souvent possible.

—Avec un espoir si charmant, l'ennui ne pourra pas arriver jusqu'à moi.

—Mais n'est-il point à craindre que votre présence indéfiniment prolongée dans ce village, ne cause quelque surprise, ne fasse faire des commentaires des suppositions ?

—Pourquoi donc ? Un étudiant qui fuit l'école, cela n'est pas suspect ! Le pays me plaît, la cuisine m'enchant, les robustes attraits de la grosse Marie-Jeanne font battre mon cœur, triple motif pour rester ici. Qui donc, je vous en prie, pourrait s'en étonner ? Et, d'ailleurs, ne discutons pas ! A défaut d'autres bonnes raisons, cela sera, parce que je le veux.

Gontran baissa la tête, avec la résignation de l'homme désarmé qui subit la loi du plus fort.

—Soit, murmura-t-il, restez donc et que votre volonté soit faite !

En disant ce qui précède, le baron se leva.

—Est-ce que vous songez à me quitter ? demanda vivement Olympe.

—Il le faut.

—Déjà ?

—J'ai une longue course à faire avant de retourner à Rochetaille.

—Allez donc, mon ami, mais songez que j'ai hâte de vous revoir. Quand vous reverrai-je ?

—Bientôt.

—C'est trop vague, fixez un jour.

—Fixez-le vous-même.

—C'est aujourd'hui mardi, voulez-vous que je vous attende vendredi ?

—Vendredi, c'est convenu.

—Viendrez-vous partager mon déjeuner ?

—De grand cœur.

—A vendredi donc, et pensez à moi, mon bien cher Gontran, comme de mon côté je vais penser à vous.

Les deux amants, dont l'un détestait l'autre de toutes ses forces, échangèrent un baiser, et le baron descendit à l'écurie où Jean-Louis, sous sa direction, sella et brida son cheval.

Gontran, après avoir répondu gracieusement aux saluts et aux sourires de Monique Clerget, se mit en selle et sortit de la cour du *Chevreuil d'Argent*.

Une fois dans la rue, au lieu de guider sa monture dans la direction du château de Rochetaille, il lui fit prendre au plus rapide galop le chemin d'Epinal.

Une fois en ville, et il y arriva promptement, car il dévorait l'espace, il mit son cheval à l'auberge et se dirigea du côté de la bibliothèque publique, laquelle n'était jamais visitée que par un digne vieillard décoré du titre et des fonctions de conservateur.

Gontran parcourut lentement la vaste salle, examinant en connaisseur émérite les livres et des manuscrits curieux, et n'étant en réalité soumis à aucune surveillance, car le conservateur, la tête coiffée d'un ample bonnet de soie noire, dormait profondément sur son pupitre, et faisait même retentir, à des intervalles irréguliers, un ronflement sonore.

Le classement de la bibliothèque d'Epinal était fait d'une façon régulière et irréprochable.

Le baron de Strény arriva donc très facilement à découvrir les rayons sur lesquels se prélaissaient les ouvrages anciens et modernes relatifs aux sciences médicales, et il parut accorder à plusieurs d'entre eux une attention toute particulière.

Un vieux petit volume in-18, relié en veau et à tranches rouges, sembla surtout exciter chez lui l'intérêt le plus vif, car il le feuilleta longuement.

Lorsqu'il quitta la bibliothèque, au bout de plus d'une heure, le conservateur aurait vainement cherché, à sa place habituelle, le petit volume à tranches rouges.

En revanche, il aurait pu retrouver le bouquin vénérable dans l'une des poches de M. le baron Gontran de Strény.

Le petit volume en question, œuvre savante d'un spécialiste du dix-huitième siècle, portait ce titre : *Traité des poisons*.

#### XXIV.—Où l'œuvre de Gontran commence.

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis l'entretien auquel nous avons fait assister nos lecteurs, et qu'avait suivi la soustraction commise dans la bibliothèque d'Epinal par le baron Gontran de Strény.

Ce dernier, pendant ces quinze jours, avait fait

trois ou quatre longues visites à Mlle Olympe Silas, fort mal cachée désormais sous le pseudonyme de Léon Randal.

Ces visites, nous devons le dire, scandalisaient fort Monique Clerget, mais le faux étudiant appréciait si bien ses talents de cordon bleu, et se montrait pour elle si rempli de politesse et de prévenances, qu'elle ne se sentait pas le courage de l'engager à quitter l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*.

La bonne dame craignait en outre de blesser profondément le baron de Strény, en signifiant un congé formel à une personne qui lui inspirait à coup sûr un intérêt fort vif, quelque fût d'ailleurs la nature de cette intérêt. La digne hôtesse se creusait la tête et se mettait l'imagination à la torture pour inventer des motifs plausibles d'innocenter les fréquentes relations du baron avec la jolie femme déguisée en joli garçon, qui semblait avoir élu domicile au village de Rixviller.

Afin d'arriver à ce but, elle créa un nombre infini de romans absurdes, et nous devons à la vérité de déclarer qu'elle n'arriva point à se convaincre elle-même.

Louis Perrin, quoique jeune encore, connaissait mieux que dame Monique le monde et sa corruption profonde. Il avait vécu à Paris, la ville où les vices éhontés coudoient les vertus sublimes, il ne se scandalisait donc pas de la conduite du baron de Strény, mais il s'en étonnait et s'en affligeait, car il éprouvait une sorte de culte pour la comtesse de Kéroual qui réalisait pour lui le type idéal de la beauté physique et morale, c'est-à-dire de la plus complète et de la plus touchante incarnation de la femme.

Tromper dès avant le mariage, un être si parfait lui semblait une invraisemblable et inexplicable monstruosité.

Par moments il en arrivait à se dire que le bruit public était peut-être menteur, que sans doute il n'existait aucun projet de mariage entre la comtesse et le baron, et que les liens de famille qui les unissaient ne devaient point se métamorphoser en des liens plus étroits.

Gontran, lui, n'avait jamais été plus affectueux, plus tendre avec Mme de Kéroual ; jamais il n'avait plus habilement enveloppé la jeune femme dans les effluves magnétiques de cette séduction dont il était si amplement doué.

Léonie se croyait ardemment aimée, aimée jusqu'à l'adoration ; elle se sentait heureuse dans le présent, heureuse dans l'avenir. Elle était reconnaissante envers Dieu de tous les dons qui lui prodiquaient, et son bonheur doublait sa beauté, en lui mettant au front une sorte de rayonnement.

Périne Rosier s'attachait de plus en plus à sa maîtresse, et la pensée qu'elle ne se séparerait jamais d'elle, et que Georgette grandirait auprès de Marthe, lui faisait éprouver une joie immense, une reconnaissance sans bornes.

Telle était la situation de nos principaux personnages au moment où, après quinze jours écoulés, nous reprenons notre récit.

Un matin, Périne entra dans la chambre à coucher de Mme de Kéroual pour ouvrir les persiennes, comme de coutume, et préparer la toilette du matin de la jeune femme.

La comtesse avait le visage tourné du côté de la ruelle. Au bruit des pas légers de sa femme de chambre sur le tapis moelleux, elle se souleva lentement.

Mon enfant, qu'elle heure est-il ? demanda-t-elle d'une voix si peu semblable à sa voix habituelle, que Périne tressaillit et se retourna brusquement.

Mais les persiennes, fermées encore, entrete-

naient dans l'appartement une demi-obscurité. Périne ne vit qu'une forme blanche se confondant avec les draps blancs, au milieu de la pénombre que les rideaux de lourds lampas rendaient moins transparente.

—Huit heures viennent de sonner, madame la comtesse, répondit-elle.

—Déjà, murmura Léonie ; il me semblait que les ténèbres étaient profondes ; mais cela tient sans tient à ce que j'ai les yeux mal ouverts.

La voix de la jeune femme continuait à être tremblante, étouffée, méconnaissable.

—Madame la comtesse veut-elle dormir encore ? fit Périne.

—Non, je vais me lever. Donnez bien vite du jour à ma chambre, car ces ténèbres persistantes me causent une sensation pénible.

—Périne se hâta d'obéir ; elle ouvrit les fenêtres, écarta rapidement les persiennes, et le soleil, qui montait à l'horizon derrière les arbres dépouillés de l'avenue, envoya ses flèches d'or jusque sur le lit de Mme de Kéroual.

Cette dernière ferma les yeux à demi et balbutia :

Mon enfant, laissez retomber les rideaux sur les croisées, je vous prie ; cette lumière trop vive m'éblouit.

Périne exécuta ce nouvel ordre ; puis elle s'approcha de Mme de Kéroual et ne put réprimer un mouvement de douloureuse surprise et d'inquiétude.

Le visage de Léonie n'était pas moins changé que sa voix ; une de ces pâleurs étranges, qui donnent à la chair les tons livides et la quasi-transparence de la cire vierge, l'envahissait tout entier. Un large cercle d'un bleu violacé se dessinait autour des paupières et descendait jusque sur les joues ; les lèvres étaient blanches ; les prunelles, fixes et comme agrandies, semblaient regarder sans voir.

Périne ne voulait pas inquiéter sa maîtresse et cependant elle ne put s'empêcher de lui adresser cette question :

—Est-ce que madame la comtesse est souffrante ?

—Pourquoi me demandez-vous cela, mon enfant ?

—Parce que madame la comtesse me semble un peu pâle.

—Je ne souffre pas, mais j'ai passé une mauvaise nuit.

—Madame la comtesse a mal dormi ?

—Oui, très mal..... à la suite d'un rêve affreux, ou plutôt une sorte de cauchemar.

—Un cauchemar ?

—D'autant plus effrayant qu'il avait un terrible cachet de réalité. Je voudrais vous le raconter, mais en ce moment mes souvenirs flottent dans mon esprit vagues et épars ; ils vont me revenir sans doute ; je vois l'ensemble, mais les détails m'échappent.

Mme de Kéroual baissa la tête et ferma les yeux ; évidemment elle faisait un violent effort pour fixer ses idées confuses. Tout à coup elle s'écria.

—Ah ! voilà que ma mémoire se ravive. Je me ..... je me souviens..... Oh ! ce rêve..... il ne s'effacera plus !

En même temps, elle passait ses mains sur ses tempes que mouillaient des gouttelettes de sueur froide.

Périne la regardait avec effroi.

—Au nom du ciel ! madame, je vous en supplie, calmez-vous ! balbutia-t-elle.

—Dans mon rêve, reprit Léonie qui ne sembla

pas même entendre cette interruption, j'étais assise au milieu d'une riante campagne, je n'étais pas seule ..... tous ceux que j'aime m'entouraient : mon cousin Gontran, debout à côté de moi, tenait mes deux mains dans les siennes ; et vous étiez aussi là, Périne, avec Marthe et Georgette. Le ciel était pur, le soleil brillait, des papillons de pourpre et d'or voltigeaient dans l'azur, et se posaient sur des fleurs si belles qu'il n'en existe pas de semblables.

Mme de Kéroual s'interrompt.

— Mais il me semble, hasarda Périne, que tout cela n'a rien d'effrayant.

— Attendez, attendez, répliqua la comtesse, l'horreur et l'épouvante vont venir. Soudain, et sans que rien eût annoncé son approche, s'éleva un vent impétueux produisant un bruit pareil à celui de l'Océan, quand il se brise contre des falaises. Le ciel devint noir comme de l'encre ; une clarté livide, qui n'était ni la lumière, ni les ténèbres, remplaça le jour, et j'entends une voix si haute qu'elle dominait les fracas de la tempête, crier à trois reprises : " Fuyez tous, fuyez, la voici ! Elle vient, elle vient ! — " Qui vient ? demandai-je, de la pensée plutôt que des lèvres. Et la même voix qui venait de crier : " Fuyez " répondit : " C'est la mort ! "

" Prise d'une terreur indicible, je regardai autour de moi. Je ne vis que la solitude. On eût dit que ce vent terrible venait d'emporter comme des feuilles sèches ceux qui m'entouraient.

" Je voulais fuir, mais une paralysie étrange s'était emparée de mes membres, qui n'avaient plus la force de supporter le poids de mon corps. Mes pieds me semblaient rivés au sol et je faisais en vain d'incroyables efforts pour les en détacher. J'essayais d'appeler à mon aide, mais mes lèvres seules remuaient. Aucun son distinct ne s'échappait de ma gorge haletante.

" Je tombai à la renverse et je recommandai mon âme à Dieu, en me disant : " Voici la mort ! "

" Alors apparut un spectre, un fantôme, dont je ne voyais pas le visage et qui s'accroupit sur ma poitrine. Un linceul de flamme l'enveloppait et ce linceul me brûlait en me touchant. Je sentais dans mes veines courir un feu subtil avec d'étranges douleurs, et je me souviens que je pensais aux chrétiens martyrs changés autrefois en torches vivantes par les bourreaux des Néron, des Tibère, des Dioclétien .....

Mme de Kéroual s'arrêta comme suffoquée

— Quel rêve horrible ! balbutia Périne, et combien madame la comtesse a dû souffrir !

— J'ai beaucoup souffert en effet, répondit Léonie, et vous ne savez pas tout encore..... Le cauchemar qui m'écrasait et me torturait changea de nature. Je me crus transportée dans une église pleine de monde et illuminée pour une fête. Cette fête était un mariage. Parmi la foule qui m'entourait, tous les visages m'étaient inconnus. " Où est la mariée ? " demandaient les uns. Les autres, en me désignant, répondaient : " La voilà ! " Une voix s'éleva et dit :

— On vous attend !

" La foule s'écarta pour me livrer passage, et je sentis qu'une force mystérieuse et irrésistible me poussait vers l'autel ruisselant de lumières.

" J'allais l'atteindre, il disparut comme s'évapore une vapeur, et, à sa place, je vis un cercueil couvert d'un drap noir à croix blanche, que quatre cierges éclairaient à peine.

" En même temps reparut le fantôme au suaire enflammé.

— Ce n'est pas un mariage, c'est un enterrement

murmura-t-il en me touchant du doigt, et voilà la mort.....

" Cette fois, j'avais vu son visage, et ce visage était celui de mon cousin Gontran de Strény. ".....

— N'est-ce pas que tout cela est terrible ? ajouta Mme de Kéroual en souriant, après un instant de silence, et vous étonnez-vous encore si, ce matin, je suis pâle ?

Nous avons rendu pleine justice aux qualités admirables et exceptionnelles de la nature de Périne Rosier.

Il ne nous en coûtera donc aucunement d'avouer ici que la jeune femme, ayant reçu une éducation très-bohémienne, était superstitieuse à l'excès et croyait fermement aux songes.

Celui de la comtesse lui parut renfermer les présages les plus alarmants et lui causa une si profonde inquiétude que, sans prononcer une parole, elle s'absorba dans son angoisse.

— A quoi pensez-vous donc, mon enfant ? lui demanda Mme de Kéroual, étonnée de ce silence.

— Je pense à ce que madame la comtesse vient de me raconter, répondit Périne, et je cherche le sens de son rêve.

— Le sens de mon rêve ! répéta vivement Léonie. Grand Dieu, que me dites-vous là ! Vous figurez-vous, par hasard, que les fugitives visions de la nuit renferment des présages et des avertissement ?

— Oui, madame la comtesse, j'ajoute foi à ces visions qui viennent visiter l'âme, tandis que le corps est endormi, et je les regarde comme des avis mystérieux qu'il faut écouter et qu'il faut croire.

— Mais c'est de la folie ! On n'explique ni les rêves, ni les cauchemars, ou du moins on les explique par des causes toutes naturelles.

— Madame la comtesse doit avoir raison, elle en sait assurément beaucoup plus long que moi, et, cependant, ce songe terrible..... J'ai beau faire, je ne puis me persuader qu'il n'offre aucun présage.

— Et vous avez tort, car c'est ainsi.

— On a vu plus d'une fois, pourtant, des rêves se réaliser et, si madame la comtesse me le permettait, j'en pourrais citer de nombreux exemples.

— Je le sais, mais je sais aussi que ces exemples ne prouvent rien ; il ne s'agit, même dans les cas les plus frappants, les plus bizarres, que d'une simple coïncidence, et le hasard seul l'a fait naître.

Périne baissa la tête sans répondre. Elle n'était point convaincue, mais elle ne pouvait se permettre de discuter ; donc elle n'avait qu'un seul parti à prendre, se taire, et c'est ce qu'elle fit.

Mme de Kéroual quitta son lit, s'occupa rapidement de sa toilette, et déclara que, sauf un peu de faiblesse, facilement explicable par une nuit d'agitation et d'insomnie, elle se trouvait tout à fait bien.

Nous devons ajouter qu'au moment où elle quitta sa chambre pour aller rejoindre Gontran qu'elle voyait se promener autour de la pelouse, son visage n'offrait plus aucune trace de cette pâleur livide et de cette fatigue écrasante, qui en dénaturaient, deux heures auparavant, l'expression et la beauté.

(A continuer.)

## DE LA DOCILITÉ AUX LEÇONS.

J'ai demandé et obtenu, de Messieurs les Rédacteurs de l'Album, quelques recueils dans leur intéressante feuille; j'en profite, aujourd'hui, mes jeunes amies, pour vous parler un peu de cette importante vertu de la *Docilité aux leçons* si nécessaire aux élèves et malheureusement négligée par eux.

Déjà plusieurs années se sont écoulées et ont mûri votre intelligence, qui, en se développant, a senti le besoin d'apprendre. Alors on vous a placées mes petites amies, dans une maison d'éducation, sous la conduite de personnes tendres et dévouées qui veillent sur vous avec sollicitude. Vous savez, sans doute, que vos Parents sont vos premiers supérieurs et que vous leur devez : amour, respect, et reconnaissance; mais ce ne sont pas les seuls.

Ces maîtresses à qui vous êtes confiées et qui épuisent pour vous leur santé, leurs forces, ne méritent-elles pas vos obligations les plus sacrées? Vous seriez très-coupable si vous payiez en ingratitude ces sacrifices de toutes les heures, ce dévouement si désintéressé. En effet, voyez une institutrice dans sa classe. Que fait-elle? Il lui faut tout voir, tout entendre, enfin veiller à tout ce qui se passe dans cet appartement peuplé d'un petit monde, turbulent, léger et même quelquefois méchant. Elle doit conduire à la fois tous ces jeunes cœurs dans le sentier de la vertu, former au bien ces divers caractères. Que de difficultés à vaincre, que de mauvaises herbes à arracher! Et pourtant à un labeur si ardu, elle ne demande qu'une récompense qu'il vous est bien aisé de leur accorder: Je veux parler de la *Docilité aux leçons*. Oui, mes chères amies, si vous êtes dociles aux leçons de vos maîtresses, vous vous rendez à vous-mêmes un éminent service et vous donnerez à ces dévouées institutrices la récompense qu'elles désirent le plus. L'expérience et la sagesse, fruits ordinaires de longues années consacrées à l'enseignement leur donnent à votre respect et à votre docilité une autorité absolue.

Mais qu'est-ce que la Docilité? me direz-vous.

C'est une vertu qui fait aimer et rechercher, recevoir et mettre les conseils, les enseignements et les exhortations au bien. Oh! la belle vertu que l'on peut appeler avec raison l'ornement de la jeunesse!

Une enfant docile est susceptible de tout bien, tandis qu'une enfant indocile fait germer en elle tous les défauts. Ce manque de soumission à la conduite des autres, ou

cette secrète présomption de soi-même est le plus grand vice qu'un esprit puisse avoir; car si nous considérons ses causes et ses effets nous voyons qu'il procède d'un sot orgueil, de la légèreté de caractère et de l'opiniâtreté ou de l'attachement que l'on a à son propre jugement; qu'il détruit en nous tout désir de bien faire.

Chez vous, mes enfants, l'imagination est la principale faculté, elle vous fait entrevoir les choses sous un aspect riant; son inconstance est trop grande pour lui permettre d'ajouter foi aux sages explications d'une maîtresse, soumise depuis longtemps aux lois sévères du jugement. Cette imagination, si justement appelé la Folle du logis, rejette ce qui la tient enchaîné, critique, juge fausement et fait les choses comme elle l'entend.

Concevez maintenant quel désordre doit résulter de cette indocilité. C'est pourquoi, mes bonnes amies, vous devez prendre garde à ce vice comme à un des plus grands obstacles d'abord à votre instruction, puis même à votre salut, car habituées à l'indocilité dès votre enfance, vous rejeterez plus tard les conseils religieux.

Prenez garde, enfants, si vous vous sentez atteintes de ce mal affreux de l'*Indocilité*; travaillez immédiatement à vous en corriger.

Demandez tous les jours à Dieu la Docilité comme une chose très importante; persuadez-vous que vous êtes dans un âge rempli d'ignorance, que vous n'êtes pas capables de vous conduire; seules mais que vous avez besoin de conseils et d'avis, en un mot que durant votre jeunesse la docilité et la soumission vous sont absolument nécessaires.

Souvenez-vous surtout que vous ne savez rien et ne croyez pas que parce que vous avez quelques notions de science vous soyez aussi expérimentées et aussi instruites que vos maîtresses. Respectez la parole de votre institutrice, vous ne devez pas censurer ce qu'elle dit mais le mettre en pratique.

Soyez dociles en tout et partout, aimez à vous instruire, ne croyez pas en trop savoir, et par ce moyen soyez sûres de ne jamais vous tromper et d'accomplir le plus important de tous les devoirs que Dieu ait imposés aux jeunes filles.

Joséphine Gulbrandson.

*Institutrice.*

## PHYSIOLOGIE DU TABAC.

(Suite.)

Observons, dit M. Chamberet, dans le tome sixième de sa *Flore médicale*, que l'homme en vertu de son organisation, a sans cesse besoin de sentir, que presque toujours il est malheureux, soit par les fléaux que la nature lui envoie, soit par les tristes résultats de ses passions aveuglées, de ses erreurs, de ses préjugés, de son ignorance. Le tabac exerçant sur nos organes une impression vive et forte, susceptible d'être renouvelée fréquemment et à volonté, on s'est livré avec d'autant plus d'ardeur à l'usage de ce stimulant, qu'on y a trouvé à la fois le

moyen de satisfaire le besoin intérieur de sentir, qui caractérise la nature humaine, et celui d'être distrait momentanément des sensations pénibles et douloureuses qui assiègent sans cesse notre espèce, que le tabac aide ainsi à supporter l'accablant fardeau de la vie.

Avec le tabac, dit M. Chamberet, le sauvage endure plus courageusement la faim, la soif et toutes les vicissitudes atmosphériques, l'esclave supporte plus patiemment la servitude, la misère: parmi les hommes qui se disent civilisés, son recours est souvent invoqué contre l'ennui,

la tristesse. Il soulage quelquefois momentanément les grandes souffrances et consoler les malheureuses victimes du sort et de la justice humaine. La prison cesserait d'être insupportable, si l'usage du tabac n'était pas interdit aux détenus.

Le docteur Willis recommande l'usage du tabac dans les armées, comme pouvant suppléer à la disette des vivres, outre, dit-il, que c'est un bon remède pour préserver le soldat de ses maladies, tant internes qu'externes.

Le tabac a la propriété de diminuer la faim ; c'est un fait incontestable.

Le docteur Ramanzini dit que plusieurs voyageurs assurent que le tabac mâché ou fumé ôte l'appétit et qu'on peut faire alors beaucoup de chemin sans être pressé par la faim.

Guillaume Pison, voyageant dans des lieux déserts, ne ressentait ni lassitude ni faim après avoir mâché du tabac.

Vanhelmont prétend que le tabac apaise la faim, non en la satisfaisant, mais en détruisant cette sensation, et en diminuant l'activité des autres fonctions.

Le médecin Flampins remarquait aussi que le tabac diminuait le sentiment de la faim ; mais il donnait une autre cause à ce phénomène ; il croyait que c'était par l'abondance de sérosité ou de salive qui s'écoule dans l'estomac, et qui remplit plus ou moins ce viscère, que cette sensation se trouvait apaisée par suite de l'absorption qu'il en fait, et non pas par son énervation ou engourdissement.

Plusieurs médecins conseillent l'application des feuilles de tabac fraîches pour la guérison des douleurs de migraine, de fluxions, de maux de dents. Cette pratique, assez en usage dans les lieux où on cultive le tabac, a toujours de l'efficacité. Les mêmes feuilles fraîches sont encore conseillées pour la détersion des vieux ulcères sordides.

Les médecins ordonnent souvent le tabac en poudre pour produire la sternutation, c'est-à-dire un ébranlement salutaire qui secoue les organes et surtout les vaisseaux cérébraux, et y facilite la circulation veineuse. On n'a quelquefois en vue, en l'ordonnant, que d'augmenter la sécrétion muqueuse nasale pour résoudre ou diminuer, du moins par cette voie, des céphalalgies, des douleurs dentaires, des maux d'oreille, l'enchiffrement, des fluxions, et qu'on suppose produits par l'accumulation de cette humeur.

L'activité prodigieuse du tabac le rend un des stimulants les plus énergiques dont on puisse faire usage. On se sert de la décoction de tabac dans la paralysie, l'hémiplegie, l'apoplexie, la léthargie.

Le médecin anglais Fowler a préconisé l'usage du tabac dans l'hydropisie. Il employait surtout la préparation suivante :

Feuilles de tabac, une once, macérées pendant une heure au bain-marie, dans une livre d'eau bouillante.

A quatre onces de cette infusion, on ajoute deux onces d'esprit de vin rectifié.

On prend ensuite, deux fois par jour, de quarante à quatre-vingts gouttes de ce mélange, dont on augmente la dose petit à petit, de vingt à dix gouttes à la fois, jusqu'à ce qu'elle soit portée à cent et même deux cents gouttes, qui est la plus forte qu'on puisse permettre.

Fowler rapporte que ce traitement, sur trente-et-un malades atteints d'hydropisie universelle ou d'apoplexie, avec gonflement des pieds, il en a guéris dix-huit, soulagé dix ; trois seulement ne purent être rendus à la santé.

**EMPLOI EXTÉRIEUR DU TABAC.** — On l'applique sur de vieux ulcères pour les renouveler, les changer en plaies fraîches, et en faciliter la cicatrisation.

On l'emploie mélangé avec un corps gras pour guérir la teigne, les dartres, la gale.

Pour la destruction des insectes et vermine.

Les fumigations de tabac sont employées avec succès

dans quelques maladies de la peau, dans les rhumatismes, la goutte, les douleurs anciennes.

On a préparé avec le tabac quelques médicaments qui ont eu une grande vogue. Le plus célèbre est le *sirop de Quercetan*, composé avec l'infusion de tabac, le vinaigre et le miel, le dernier sans doute pour adoucir l'effet.

On en donnait depuis une demi-once jusqu'à deux onces, pour une dose, dans l'épilepsie, l'asthme, la toux opiniâtre, où il procure une expectoration douce et abondante.

On distingue deux variétés de ce sirop ; l'une simple, l'autre composée, avec addition de substances pectorales et même de purgatifs.

Melchior Friccins parle d'une espèce de sirop de tabac qu'il dit être un excellent remède contre la vomique du poulmon.

**AUTRES EMPLOIS DU TABAC.** — Les feuilles de tabac entre dans la confection de l'*eau vulnérable*, dans le *baume tranquille*, dans l'*onguent de nicotiane* de Joubert, dans le *modificatif d'Ache* et dans l'*onguent splénique* de Banderon. Le suc de la plante fait partie de l'*emplâtre Opodelloch*.

On trouve dans la *Continuation de la matière médicale* de Geoffroy, l'indication d'une tisane anti-asthmatique, d'un lavement anti-narcotique, et d'un cérat où entrent comme ingrédients les feuilles de tabac.

**ANALYSE CHIMIQUE DU TABAC.** — Le savant Vauquelin montre que le tabac contient une grande quantité d'albumine, une matière rouge peu connue, qui se boursouffle quand on la chauffe, et qui se dissout dans l'eau et l'alcool ; un principe âcre, volatil, incolore, bien soluble dans l'alcool, beaucoup moins dans l'eau, et auquel le tabac doit ses propriétés vénéneuses ; de la résine verte, semblable à celle qui existe dans les feuilles du ligneux, de l'acide acétique, de nitrate et de l'hydrochlorate de potasse.

Si on distille les feuilles de tabac, elles fournissent une huile qui surnage l'eau de distillation, et qui est d'une très-grande âcreté.

On se sert de la fumée du tabac introduite dans le rectum contre l'aphyxie des noyés. Le célèbre pharmacien Pia mit ce moyen en vogue et le rendit populaire ; on a gravé des instruments qu'il inventa pour introduire la fumée.

L'habitude de priser ou de fumer fournit un signe dans les maladies, qui n'est pas à négliger. Lorsque les affections sont graves, les sujets cessent de sentir ce besoin. A peine les premiers symptômes de convalescence se font-ils sentir, que le priseur redemande à grands cris sa tabatière, et hume avec un plaisir sans pareil quelques prises de tabac. Le même phénomène s'opère aussi chez les femmes. De telle sorte que, considéré sous ce point de vue, le tabac est le baromètre de la santé.

Ménandre assure que la fumée du tabac reconforte et rétablit la mémoire. Il invoque le témoignage d'un chimiste nommé Pavins, qui ayant perdu la faculté du souvenir pendant ses opérations chimiques, la recouvra en prenant tous les matins deux onces de décoction de tabac.

Le tabac, dit Pavins, médecin et chimiste célèbre, est nuisible aux jeunes gens, parce qu'ils n'ont pas encore le tempérament assez fort pour en supporter les effets immédiats. Mais il dégage le cerveau en attirant les humeurs vers les parties inférieures ; il est en même temps un excellent purgatif : il purifie la tête et la dégage des vapeurs.

Everarth, autre apologiste du tabac, raconte qu'une dame espagnole qui habitait Leyde vint le consulter un jour et le pria de soulager une demoiselle, sa pupille, dont le visage était couvert de taches rousses qui la rendaient difforme. Everarth employa la décoction de tabac, et la cure réussit à merveille en moins de quinze jours ; la demoiselle recouvra tous ses charmes, et épousa un prince allemand qui s'éprit de sa rare beauté.

LE TABAC CONSERVE ET BLANCHIT LES DENTS. —

La nicotiane dit Monard, conserve les dents, parce que la fumée, par sa nature âcre et corrosive purifie la bouche et rend impuissants les corps étrangers qui détérioraient l'émail de la denture.

Les personnes dont les dents se couvrent de tartres, n'ont qu'à les rincer fortement avec un linge ou une brosse imbibée d'eau et de cendre de tabac, leurs dents seront bientôt d'une blancheur éblouissante.

MAUX DE DENTS. — Dans son livre intitulé : *Des secrets de la Médecine*, Mullerus, apologiste du tabac, dit que le suc ou décoction de cette plante est un préservatif, et même un remède infaillible contre tous les maux de dents; qu'il a employé dans plusieurs cas et toujours avec succès, le sel de tabac dissous avec du blanc d'œuf.

On emploie en Flandre le remède suivant : Dans un petit verre rempli de genièvre en liqueur, on introduit le tuyau d'une pipe allumée, on chasse la fumée du tabac par le foyer de la pipe que l'on a recouvert d'un linge; le genièvre une fois en ébullition, on cesse de chasser la fumée; on laisse refroidir. Cette liqueur appliquée sur la dent malade, calme à l'instant les douleurs les plus aiguës.

SURDITÉ, DOULEURS D'OREILLES, TINTEMENT. — Ménandre dans sa *Tabacologie*, donne plus de cent recettes différentes pour faire l'onguent de tabac. Il assure qu'il s'est servi avec le plus grand succès de cet onguent surtout pour la guérison de la surdité, des douleurs et des tintements. Il dit que cet onguent a la propriété de raffermir les nerfs, et surtout de nettoyer les conduits acoustiques, dont la malpropreté é mousse ordinairement la sensibilité, la finesse.

Monard, médecin célèbre dans toutes les villes d'Allemagne, et contemporain de Ménandre, raconte qu'il employait souvent le tabac pour guérir les polypes. Il dit qu'un consul de la ville de Leyde, affligé d'un énorme polype au nez, s'adressa à lui pour être soulagé. Il se servit de l'huile de tabac, et le remède eut un succès complet.

Ménandre cite un cas d'épilepsie qui lui est particulier. Un de ses cousins était affligé depuis son enfance de cette cruelle maladie : il le guérit en lui faisant boire tous les matins un verre de forte décoction de tabac.

L'ASTHME. — Jean Hivernius, médecin appelé par ses contemporains, le *docte*, le *célèbre*, prescrit dans ses ouvrages le sirop de tabac aux personnes athmatiques. Il raconte plusieurs cures merveilleuses opérées avec le suc de nicotiane. Il le prescrit aussi pour le combattre l'atonie des intestins, et ordonne d'envelopper le ventre du malade avec des feuilles de tabac légèrement chauffées.

SCROFULE. — Les médecins allemands, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, regardaient le tabac comme le remède le plus prompt et le plus puissant contre les maladies scrofuleuses. Le savant Monard raconte à ce sujet l'histoire suivante :

Le fils d'un général allemand, gentilhomme fort riche, était affligé de la hideuse maladie qu'on appelle écrouelles. Son père l'envoya en France avec une lettre de l'empereur pour Louis XIII. Les rois de France avaient, dit-on, le don de guérir les écrouelles, et le baron allemand ne doutait pas du succès. Le cardinal de Richelieu rit beaucoup de cette crédulité naturelle à la bonhomie allemande, et répondit au jeune homme que les successeurs de Saint-Louis avaient perdu le pouvoir d'opérer des miracles. Il lui conseilla de s'adresser à M. Nicot, qui employa du tabac en décoction, en poudre, en feuilles, et délivra l'Allemand de sa cruelle infirmité.

Vers le même temps, dit Ménandre, M. Nicot reçut la visite d'un chanoine de Louvain, qui ayant entendu vanter les guérisons étonnantes opérées avec le secours du tabac, avait jugé qu'il était plus sûr de s'adresser à la personne qui avait importé cette plante en France qu'à toute autre. Ce jeune chanoine avait un ulcère ou cancer

à la joue. M. Nicot lava pendant quelques jours la partie affectée avec de la décoction de tabac et, le chanoine, parfaitement soulagé, revint à Louvain, disant à tout le monde que Dieu avait retiré aux rois de France le don de guérir les écrouelles et les ulcères, pour le donner à M. Nicot. Si ces faits racontés par Ménandre et autres médecins contemporains ne sont pas controuvés, on ne doit pas s'étonner que les fervents apologistes du tabac, l'aient appelé *plante divine*, *plante céleste*, *panacée*, *herbe du paradis*. L'enthousiasme était en rapport avec les prodiges qu'on attribuait à la nicotiane.

LE TABAC N'EST PAS NUISIBLE AUX OUVRIERS QUI TRAVAILLENT DANS LES MANUFACTURES. — L'opinion a bien des fois changé concernant les effets du tabac. Dans l'origine, quand l'ambassadeur Nicot l'eut introduit en France, il fut assimilé aux drogues médicales et vendu seulement par les apothicaires. L'usage en était interdit (1635) dans les lieux publics, sous peine non-seulement d'amende, mais de la prison et du fouet. Ramazzini, un siècle plus tard, attribuait à la fabrication du tabac les effets les plus funestes, et la plupart de ses traducteurs ont partagé cet avis. — Mais Parent-Duchâtel, il y a quinze ans, se montra avec exagération partisan d'une opinion contraire : il n'est pas, suivant lui de substance plus innocente.

Sans doute, la vérité est entre ces extrêmes, et le temps est venu de la connaître, aujourd'hui que l'administration des tabacs se recrute, comme les ponts-et-chaussées, parmi les élèves de l'École polytechnique, maintenant qu'elle est conseillée par de célèbres chimistes, inspectée et secondée par de bons médecins, et qu'elle use à sa guise de tous les progrès modernes. Disons donc ce qui résulte des informations les plus récentes :

Le gouvernement Français déférait dernièrement à l'Académie de médecine un résumé d'observations médicales desquelles on semblait en droit de conclure, non-seulement que le tabac est sans graves inconvénients quand les ateliers sont aérés et salubres, mais que sa fabrication préservait quelquefois de certains maux. C'est ainsi qu'il aurait préservé les ouvriers de Morlaix d'une dysenterie épidémique, ceux de Lyon des fièvres typhoïdes, et de la suette ceux de la manufacture de Tonneins. Bien plus, sur dix médecins de l'administration, il en est cinq qui affirment que loin de nuire à la poitrine, ainsi qu'on l'en accuse, le tabac a souvent préservé de la phthisie pulmonaire ceux qui le fabriquent. On va jusqu'à affirmer, qu'on l'a vu guérir cette maladie si fréquente de nos jours et ordinairement si funeste; et même un médecin de Strasbourg, M. Ruef, espère guérir quelques-uns des phthisiques qu'il lui sera permis d'introduire dans la manufacture de cette ville; il sollicite à cet effet une autorisation spéciale de l'administration supérieure. Si cette persuasion se confirme, les fabriques de tabac vont faire concurrence aux eaux sulfureuses et aux vacheries.

Cependant, comme le gouvernement consultait sur ces observations que l'Académie seule pouvait apprécier, les commissaires de ce corps savant ont dû examiner par eux-mêmes les faits et les questions qui leur étaient déférées. Or, voici ce qu'ils ont constaté. L'amélioration essentiellement résulte principalement de l'intervention de la vapeur dans les travaux de la manufacture. Autrement, dit M. Mélier, rapporteur, les ouvriers employés à la fabrication du tabac étaient affectés de certaines maladies; presque tous s'y faisaient par la main des hommes; aujourd'hui c'est la vapeur qui hache, qui torréfie, qui moule, qui tamise. On comprend combien ce seul changement a dû faire disparaître d'effets nuisibles, et s'il en subsiste encore, c'est que sans doute ils sont inhérents à la matière travaillée; ils devaient être plus sensibles autrefois, bien qu'alors Parent-Duchâtel se refuse obstinément de les reconnaître.

FAUX TABAC. — M. Duchatellier, ancien fabricant de

tabac à Orléans, avait découvert une nouvelle poudre indigène, une poudre qui, à l'en croire, devait remplacer le véritable tabac, et faire pâlir le monopole. Lorsqu'il fut parfaitement certain de ses procédés, et qu'il eut fait ses provisions végétales, il ouvrit un atelier, fabriqua une certaine quantité de sa poudre, et eut la politesse d'avertir la régie qu'il allait mettre en vente son faux tabac sous le nom de poudre Duchatellier.

De là procès; M. Duchatellier eut gain de cause, attendu que la régie ne put prouver que les ingrédients dont se servait l'inventeur fussent du tabac; mais il advint de la poudre Duchatellier comme de toutes les substances qu'on a tenté de substituer au tabac, il levint plus en vogue que jamais, et l'on n'entendit plus parler de la poudre de foin et de chaux, car telle était, dit-on, la composition de ce nouveau sternuaire.

#### DESCRIPTION DE LA PIPE.

La pipe est un tuyau plus ou moins long et de diverses formes, correspondant à un petit fourneau, d'où l'on aspire et fait arriver dans la bouche la fumée du tabac. On a prétendu que ce mot venait du mouvement de succion et du bruit que font les lèvres pour attirer la fumée qui vient du fond de la pipe; on a voulu aussi le faire dériver de l'anglo-saxon, et quelques étymologistes n'ont rien négligé pour prouver cette origine; mais il paraît hors de doute qu'il vient du mot *pipa*, ou *pipas*, expression familière aux chrétiens du Bas-Empire, et qui signifiait ce tube de métal au moyen duquel, communiant sous les deux espèces, ils pompaient le vin dans le calice, au lieu d'y boire, ainsi qu'avaient fait leurs pères. *Pipa ad sugendum vinum de calice*. Il est fait mention de cet instrument dans le testament du comte de Saint-Evrard, gendre de Louis-le-Débonnaire, lequel, à sa mort, légua une pipe d'or à sa paroisse.

L'usage de la pipe, en Europe, est dû aux Portugais qui l'avaient trouvé établi dans les Indes occidentales, régions natales du tabac.

Ce ne fut guère que sous le règne de Louis XIII qu'on essaya de fumer; on ne vit d'abord que de ces longs chalumeaux terminés par un réchaud d'argent, que Nicot avait fait venir de Lisbonne; mais dans la suite, on se procura, à grand frais, l'*oucca* des Orientaux, le *edjean* et l'appareil fumigatoire des Perses, et ce fut à qui aurait la plus belle pipe, à qui en fumerait le plus dans la journée.

Il fut un moment où le bon ton exigeait de ne paraître en public que le nez barbouillé de tabac d'Espagne, et la bouche puante de fumée. On attribuait alors de si grandes vertus au tabac, on en venait tellement les propriétés, que chacun crut devoir y recourir, soit pour prévenir les maladies dont on le disait le meilleur préservatif, soit pour guérir celles dont on le proclamait l'infailible antidote. Louis XIII se borna à sa râpe d'ivoire et à quelques prises qu'il préparait lui-même; il ne fuma point, mais il laissa fumer les autres et on fuma beaucoup autour de lui.

LES FUMEURS SOUS LOUIS XIV. — Sous son successeur, les marins parurent en public avec leurs pipes, et on sait que celle de Jean-Bart, tantôt à la cour, tantôt au spectacle, ne fit pas moins d'effet que son fameux habit de drap d'argent.

Cependant les médecins qui avaient d'abord prodigué des éloges au tabac, voulurent ensuite le proscrire sans exception; c'était tomber d'un excès dans un autre. Fagon, surtout, se fit remarquer par ses diatribes; mais en dépit de ces déclamations et de celles de cent autres docteurs, ce fut de leur temps qu'on s'avisait de distribuer régulièrement aux troupes françaises du tabac à fumer. Et nous avons encore vu faire cette distribution qui forçait ou invitait chaque soldat à avoir sa pipe et son briquet.

C'est toujours la guerre qui ressuscite et propage

l'habitude de fumer, surtout quand on la fait dans les pays froids et aquatiques; pendant la conquête de la Hollande, Louvois mit le plus grand soin à l'approvisionnement du tabac; c'est plutôt aussi à trouver du tabac que du pain que le soldat, tant celui d'autrefois que celui de notre temps, songeait le plus sérieusement en campagne. A l'armée l'exemple entraîne, et il faut fumer, d'ailleurs.

« Que faire en un bivouac, à moins que l'on ne fume? »,

La pipe distrait, désennuie et repose: parmi les soldats français, elle enfante la gaîté et les bons mots; elle porte les chefs au recueillement et à la méditation, et ces avantages contrebalancent les reproches qu'on pourrait lui faire.

La pipe est la ressource et la compagne de l'homme solitaire; le sauvage ne peut s'en passer; sans idées, sans souvenir, sans prévoyance, que ferait-il sans elle dans la vie, et comment passerait-il son temps? il n'a pas de bien plus précieux que son calumet, c'est pour lui une source de jouissances; c'est un gage de bienveillance pour les autres.

Heureux de fumer la pipe, sans penser, que deviendrait le Turo, si on l'en privait?

Il est des hommes qui ne peuvent penser qu'en fumant. Entrez dans la bibliothèque de la plupart des savants du nord dell'Allemagne et de la Suisse; on ne s'y voit pas, tant la fumée du tabac y est épaisse; les livres, les papiers en sont imprégnés, et durant les longues heures que le studieux et docte fumeur y a passées, il n'a quitté sa pipe que pour la curer et la remplir. C'est ainsi que travaillaient Spielmann, Haller, Schiller, Goëthe, et si on pouvait flairer les manuscrits des beaux ouvrages qui nous viennent de temps en temps des pays étrangers, on reconnaîtrait facilement dans quelle atmosphère ils ont été conçus et rédigés; ils sentent le tabac comme ceux des anciens sentent l'huile. On reproche à quelques-uns des nôtres de sentir la rose. Combien n'y en a-t-il pas aujourd'hui qui sentent l'absynthe?

Dans le nord, les militaires et les jeunes élégants ne se croiraient pas habillés, s'ils n'avaient pas dans leur poche une grosse pipe, dont le long tuyau recourbé, passe de sept ou huit pouces. C'est pour eux un objet de luxe et de somptuosité. Telle pipe bien fumée, c'est-à-dire jaune régulièrement à son fond, et telle autre dont la forme et la matière sont remarquables, coûtent de très-fortes sommes.

L'ancien duc de Deux-Ponts avait à Carlsberg, une collection de ces pipes qu'on estimait cent mille florins. Le roi de Wurtemberg en avait aussi de très-chères; ces princes fumaient beaucoup. Nous avons vu souvent le dernier recevoir des mains d'un valet de pied, la pipe royale que celui-ci avait allumée et assez mal essayée.

Les Orientaux qui font leurs délices et leurs passe-temps de la pipe ne crachent pas, ils avalent la salive. Voilà pourquoi, ils peuvent fumer dix pipes de suite sans s'affaiblir, et sans quitter le divan.

Les dangers de la pipe sont moindres dans les pays bas, froids, humides, que dans les régions sèches, chaudes et élevées. On a raison de dire que le Provençal ne devrait fumer qu'une pipe lorsque le Flamand en fume dix.

Les Espagnols, si sobres d'ailleurs, oublient par rapport au tabac à fumer, leur tempérance ordinaire. Nous ne disons pas par rapport à la pipe, car on en trouve très-peu chez eux. Ils lui préfèrent un petit rouleau de papier où ils enferment une traînée de tabac en poudre, et à un des bouts duquel ils mettent le feu pour le consumer peu à peu. et qu'ils peuvent tenir à la bouche avec le pouce et le doigt indicateur, qui, chez tous ceux qui fument ainsi, sont désagréablement brunis et raccornis; ils crachent plus ou moins en fumant, et c'est ce qu'ils devraient éviter, car les tempéraments secs, bilieux, nerveux saltèrent plus que les autres, par la déperdition de

(A continuer.)

## LE MONASTERE D'ARGIS.

## BALLADE

## I

Le long de l'Argis,  
Sur un beau rivage,  
Passe Negru Voda  
Avec ses compagnons,  
Neufs maîtres maçons,  
Et Manol dixième,  
A tous supérieur.  
Ensemble il vont choisir,  
Au fond de la vallée,  
Un bel emplacement  
Pour un monastère.  
Voici qu'en chemin  
Ils firent rencontre  
D'un jeune berger  
Jouant de la flûte,  
Jouant des doïnas.  
Et l'apercevant,  
Le prince lui dit :  
"Gentil bergeret,  
Joueur de doïnas,  
Tu as remonté  
Le cours de l'Argis  
Avec ton troupeau ;  
Tu as descendu  
Le cours de l'Argis  
Avec tes moutons.  
N'aurais-tu point vu,  
Par où tu passas,  
Un mur délaissé  
Et non achevé,  
Dans le vert fouillis  
Des noisetiers ? "

"Oui, prince, j'ai vu,  
Par où j'ai passé,  
Un mur délaissé  
Et non achevé.  
Mes chiens, à sa vue,  
Se sont élancés,  
En hurlant à mort  
Comme en un désert. "

Le prince à ces mots,  
Devient tout joyeux.  
Il repart soudain,  
Allant droit au mur,  
Avec ses maçons,  
Neuf maîtres maçons,  
Et Manol dixième,  
A tous supérieurs.

"Voici le vieux mur :  
Ici je choisis  
Un emplacement  
Pour un monastère,  
Or, vous, mes maçons,  
Mes maîtres maçons,  
Jour et nuit en hâte,  
Mettez-vous à l'œuvre,  
Afin de bâtir,  
D'élever ici

Un beau monastère,  
Sans pareil au monde.  
Vous aurez richesses,  
Et rangs de boïards ;  
Ou sinon, par Dieu !  
Je vous fais murer,  
Murer tous vivants  
Dans les fondements. "

## II

Les maçons en hâte  
Tendent leurs ficelles,  
Prennent leurs mesures  
Et creusent le sol ;  
Bientôt ils bâtissent,  
Bâtissent un mur,  
Mais tout le travail du jour  
Dans la nuit s'écroule,  
Le second jour de même,  
Le troisième de même,  
Le quatrième de même ;  
Leurs efforts sont vains,  
Car tout le travail du jour  
Dans la nuit s'écroule.  
Le prince étonné  
Leur fait des reproches ;  
Puis, dans sa colère,  
De nouveau menace  
De les faire murer tous  
Dans les fondements.  
Les pauvres maçons  
Se remettent à l'œuvre,  
Et travaillent en tremblant,  
Et tremblent en travaillant,  
Tout le long d'un jour d'été,  
D'un grand jour jusqu'au soir  
Voilà que Manol  
Quitte ses outils,  
Se couche et s'endort,  
Et fait un rêve étrange,  
Puis soudain se lève,  
Et dit ces paroles :

"Vous, mes compagnons,  
Neuf maîtres maçons,  
Savez-vous quel rêve  
J'ai fait en dormant ?  
Une voix du ciel  
M'a dit clairement  
Que tous nos travaux  
Iront s'écroulant,  
Jusqu'à ce qu'ensemble  
Nous jurions ici  
De murer dans le mur  
La première femme,  
Épouse ou sœur,  
Qui apparaîtra  
Demain, à l'aurore,  
Apportant des vivres  
Pour l'un d'entre nous.  
Donc, si vous voulez  
Achever de bâtir  
Ce saint monastère,

Monument de gloire,  
Jurons tous ensemble,  
De garder le secret ;  
Jurons d'immoler,  
De murer dans le mur  
La première femme,  
Épouse ou sœur,  
Qui apparaîtra  
Demain à l'aurore.

## III.

Voici qu'à l'aurore  
Manol s'éveille,  
Et en s'éveillant  
Il grimpe aussitôt  
D'abord sur la haie ;  
Puis il monte encore  
Sur l'échafaudage,  
Et regarde au loin  
Les champs et la route  
Mais qu'aperçoit-il ?  
Qui voit-il venir ?  
C'est sa jeune épouse.  
La Flora des champs.  
Elle se rapprochait,  
Et lui apportait  
Des mets à manger  
Et du vin à boire.  
Manol la voit ;  
Lors sa vue se trouble,  
Et, saisi d'effroi,  
Il tombe à genoux,  
Joint les mains, et dit :

"O Seigneur mon Dieu !  
Répands sur la terre  
Une pluie écumante,  
Qui trace des ruisseaux  
Et creuse des torrents ;  
Que les eaux se gonfient  
Pour inonder la plaine,  
Et forcent ma femme  
De rebrousser chemin. "

Dieu prend pitié,  
Et, à sa prière,  
Assemble les nuages  
Qui dérobent le ciel.  
Soudain il en tombe  
Une pluie écumante,  
Qui trace des ruisseaux  
Et coule en torrents.  
Mais elle ne peut  
Arrêter l'épouse,  
Qui toujours avance,  
Traverse les eaux,  
Et toujours approche.  
Manoli la voit,  
Et son cœur gémi ;  
Il s'incline encore,  
Joint les mains, et dit :

"O Seigneur, mon Dieu !

Déchaîne un grand vent  
Au loin sur la terre,  
Qui torde les platanes,  
Dépouille les sapins,  
Renverse les montagnes  
Et force ma femme  
De s'en retourner  
Loin de la vallée. "

Dieu prend pitié,  
Et, à sa prière,  
Déchaîne un grand vent  
Du ciel sur la terre ;  
Le vent souffle, souffle,  
Il torde les platanes,  
Dépouille les sapins,  
Renverse les montagnes ;  
Mais il ne peut encore  
Arrêter l'épouse,  
Qui toujours avance,  
Faits de long circuits.  
Mais toujours approche,  
Approche, ô malheur !  
Du terme fatal,

## IV

Pourtant les maçons,  
Neuf maîtres maçons,  
Éprouvent à sa vue  
Un frisson de joie,  
Tandis que Manol,  
La douleur dans l'âme,  
La prend dans ses bras,  
Grimpe sur le mur,  
L'y dépose, hélas !  
Et lui parle ainsi :

"Reste ma fière amie,  
Reste ainsi sans crainte,  
Car nous voulons rire,  
Pour rire te murer. "

La femme le croit,  
Et rit de bon cœur,  
Tandis que Manol,  
Fidèle à son rêve,  
Soupire et commence  
A bâtir le mur.  
La muraille monte  
Et couvre l'épouse  
Jusqu'à ses chevilles,  
Jusqu'à ses genoux.  
Mais elle, la pauvrete,  
A cessé de rire,  
Et, saisie d'effroi,  
Sa lamente ainsi :

"Manoli, Manol,  
O maître Manol !  
Assez de ce jeu,  
Car il est fatal.  
Manoli, Manol,  
O maître Manol,

Le mur se resserre  
Et brise mon corps. »

Manoli se tait  
Et bâtit toujours.  
Le mur monte encore  
Et couvre l'épouse  
Jusqu'à ses chevilles,  
Jusqu'à ses genoux,  
Et jusqu'à ses hanches,  
Et jusqu'à son sein.  
Mais elle, ô douleur !  
Pleure amèrement  
Et se plaint toujours :  
« Manoli, Manol,  
O maître Manol !  
Assez de ce jeu,  
Car je vais être mère.  
Manoli manol,  
O maître Manol,  
Le mur se resserre  
Et tue mon enfant ;  
Mon sein souffre et pleure  
Des larmes de lait. »

Mais Manol se tait  
Et bâtit toujours.  
Le mur monte encore ;  
Et couvre l'épouse  
Jusqu'à ses chevilles,  
Jusqu'à ses genoux,  
Et jusqu'à ses hanches,  
Et jusqu'à son sein,  
Et jusqu'à ses yeux,  
Et jusqu'à sa tête ;

Si bien qu'aux regards  
Elle disparaît,  
Et qu'à peine encore  
On entend sa voix  
Gémir dans le mur :  
« Manoli, Manol,  
O maître Manol !  
Le mur se resserre  
Et ma vie s'éteint ! »

## V.

Le long de l'Argis,  
Par un beau rivage,  
Negru Toda vient  
Faire ses prières  
Au saint monastère,  
Monument de gloire,  
Sans pareil au monde.  
Le grand prince arrive.  
Et, en le voyant,  
Devient tout joyeux  
Et s'exprime ainsi :  
« Vous les architectes,  
Les maîtres maçons,  
Déclarez ici,  
La main sur le cœur,  
Si votre science  
Peut me construire  
Un autre monastère,  
Monument de gloire,  
Plus grand et plus beau ! »

Les maîtres maçons,  
Les dix architectes,

Perchés sur le toit,  
Se sentent, à ses mots,  
Tout joyeux, tout fiers,  
Et répondent ainsi :  
« Il n'existe pas,  
Ici sur la terre,  
Pareils à nous dix  
Dix maîtres maçons.  
Sachez qu'à nous dix,  
Nous pourrions bâtir  
Un autre monastère,  
Plus grand et plus beau ! »

Le prince, à ces mots,  
Devient tout pensif  
Puis avec, avec un méchant  
rire,  
Soudain il commande  
Qu'on brise l'échelle  
Et l'échafaudage,  
Et qu'on abandonne,  
Si haut sur le toit,  
Les pauvres maçons,  
Afin qu'ils expirent  
Mais eux, à l'instant,  
Sans perdre la tête,  
Tiennent un conseil ;  
Et ils se construisent  
Des ailes volantes  
Avec des planchettes ;  
Puis ils les étendent,  
Et volent dans l'air.  
Mais, hélas ! ils tombent

Et après leur chute  
Se changent en pierres.  
Or, quant à Manol,  
Au maître Manol,  
Juste au moment même  
Où il prend l'élan,  
Voici qu'il entend  
Sortir des murailles  
Une voix chérie,  
Faible et étouffée,  
Qui pleure et gémit,  
Et se plaint ainsi :  
« Manoli, Manol,  
O maître Manol !  
Le mur froid m'opresse,  
Et mon corps se brise,  
Et mon sein s'épuise.  
Et ma vie s'éteint. »

A ces mots plaintifs,  
Manoli pâlit ;  
Son esprit se trouble,  
Ses regards se voilent ;  
Il voit tout tourner,  
Ciel, terre et nuages ;  
Et du haut du toit  
Il tombe soudain.  
La place où il tombe  
Se creuse en fontaine,  
Fontaine d'eau claire,  
Amère et salée ;  
Eau mêlée de larmes,  
De larmes amères.

## VARIETES.

## PATOIS DU NORD DE LA FRANCE.

## LE ROUCHI.

Le *rouchi* est parlé ou plutôt chanté dans une partie du Hainaut belge et dans le ci-devant Hainaut français, conséquemment à Valenciennes, Landrecies, le Quesnoy, Bavay, Saint-Amand, Bouchain, et s'étend jusqu'à Avesnes et Maubeuge. Il contient une infinité de mots de l'ancien français, avec la prononciation des quinzième et seizième siècles ; mais il a ses variétés dans les diverses localités que nous venons d'énumérer. Ainsi, à Valenciennes, capitale du patois rouchi, le peuple dira, à l'imparfait du verbe *ETRE* : *j'étois, l'étois, il étoit, nous éteumes, vous éteutes, is éteum'tent.*

A Condé, qui n'en est éloigné que d'une lieue : *nous étumes, vous étutes, ils étulent.*

A Bavay et dans la partie de la Belgique qui l'avoisine : *j'tois, l'tois, l'toit, nous toimes, vous toites, l'toim'tent.*

A Maubeuge : *nous étimes, vous éites, is étim'tent.*

Ces désinences donneront assurément naissance à notre préterit défini, qui n'est pas ancien.

Une onomatopée très-expressive, parmi beaucoup d'autres du patois rouchi, est le mot *touc touc*, battement de cœur : *Scuerifét touc touc.* Cette expression, qui peint si bien le mouvement accéléré de la circulation, mériterait de prendre place dans les dictionnaires. On l'emploie pour désigner cet état pénible dans lequel on se trouve à l'attente d'un événement fâcheux.

Le mot *aveugle* s'explique par son passage du latin

*avulsus* dans le rouchi : *I vaut mieux éte wio* (trompé) *qu'aveule.*

## LE WALLON.

Le patois wallon se parle dans une partie du Brabant, du pays de Liège ; le wallon belge, dans le Hainaut belge et sur la lisière du Hainaut français ; il s'étend dans toute la Flandre française jusqu'à Bailleul et sur une partie de la Lys. Il ne faut pas le confondre avec le rouchi. Ses imparfaits se terminent en *oint* : *ils étoint.* Un de ses principaux caractères, comme dans l'anglais, est la permutation de notre *g* en *w*. Ainsi, le mot *Wallon* lui-même a subi ce changement, et signifie *Gaulois*. Cette remarque est la même avec le mot *Wales*, qui désigne le pays de Galles.

## LE CAMBRÉSIEEN.

Le patois cambrésien a une littérature qui n'est pas sans mérite ; c'est celle des trouvères spirituels et naïfs qui, allant de châteaux en châteaux et admis à la table des grands seigneurs, y récitaient leurs fabliaux et y chantaient leurs sirventes en s'accompagnant de la vieille ou de la harpe. Leurs chansons, gracieuses ou satiriques, sont encore aujourd'hui aussi précieuses pour l'histoire que pour la philologie. Voici quelques vers extraits de la romance de *Raoul, sire de Crèqui*, écrite en 1300 :

Le sire de Crèki adonc ne fut occhi (ne fut pas tué),  
Reprnt lie chevalier ; car, Dame, le veuchy (voici).  
Ravisiez ben (regardez bien), chey my (c'est moi), maugrey  
tant de misère ;

Connechez (reconnaissez) vos mary quy vos avoyt si kière (chère).

Ces paroles seraient encore parfaitement comprises dans le moindre hamcau de la zone cambrésienne.

#### LE PICARD.

Du wallon et du cambreka nous passons au patois picard, l'un des plus importants, car on peut dire que le français en est sorti. Le picard est un mélange d'expressions grecques, latines et celtiques, dans le dialecte duquel *Amadis de Gaule*, le plus célèbre des romans français, a été écrit au commencement du treizième siècle. La Picardie, comme le Cambrésis, avait ses trouvères, ses *plaidis* ou plaidoiries sous l'*ormel*. Les gentilshommes et les dames, réunis sous un orme, s'occupaient de questions assez frivoles, mais qui n'étaient pas toujours sans charme et sans esprit.

Voici, dans le dialecte picard, un compliment qu'on adresse à une marquise qui fait son entrée dans ses domaines :

Oui, je venons itout vous présinter m'n hommage ;  
Quant à l'égard de d'lo si j'vous parlons picard,  
Ch'est que d'ell' varitai ch'est ell' pus franque image ;  
On ne connoit cheux nous ni goguettes, ni fard.  
Tenez cho part d'iki. Bayez (regardez) donc, bell' marquise,  
Comme tout in chacun vous r'luque et vous ravise,  
Comme ches tiots (petits) guerchons accourient apris vous ;  
I criouent, i riouent, i gambadouent tertous.  
Oh ! ch'est qu'on est bian aise ; et pis, ch'est que, p'incesse,  
Ed vous voir à... étoit enn' allégresse !  
Ej' partigeons ell' joie. All' nous aime, os l'aimons ;  
All' n'est point fiare ein brin ; all' pourroit l'être, sure !  
Os somm' tous oss' infins, all' est not' mère, émons ?  
Boine comm' du pain terre (tendre) et douche comm' du chucré.

Dame, ch'est em' maraine, et mosieu min parain,  
Et nous, sous vot' respect, ej' sommes leu filiole.  
Et v'lo qu'tout in in queup (tout à coup) j'ons foit une cabriole

Por afin d'vous bailler ech brinot d'roumarin ;  
J'ons prins chell' (cette) libarté que d'y joindre enne rose,  
Et pis not' cœur avec (avec) ; mois cho n'est point grin chose. (1)

(1) Traduction : "Oui, je viens vous présenter mes hommages si pour vous les exprimer je me sers du langage picard, c'est qu'il est l'image de la vérité, qu'on ne connaît parmi nous ni la flatterie ni le fard. Il part du cœur. Regardez donc belle marquise, comme chacun se presse autour de vous, comme ces petits garçons accourent en criant joyeusement, en riant, en dansant ! Je partage leur joie. Elle nous aime, nous l'aimons ; elle n'est nullement fière, et certes elle pourrait l'être. Nous sommes tous ses enfants ; n'est-elle pas notre mère ? Bonne comme du pain tendre et douce comme du sucre ! Dame ! c'est ma marraine, monsieur est mon parrain ; oui, je suis son filleul. Voilà qu'aussitôt je fait une cabriole pour vous donner un petit brin de romarin. J'ai pris la liberté d'y joindre une rose et notre cœur ; mais ce n'est pas grand'chose."

## LES INTERRUPTEURS.

### PLAN DU CHAPITRE.

D...interrompt pour dire ce que disent ceux qui parlent, et il le dit plus mal.

A..... interrompt par malice et pour dérouter. C'est le fléau des conteurs.

E... interrompt par distraction et parce que son esprit retarde. Il suit les premières paroles qu'il entend, de transition en transition, jusqu'aux dernières conséquences. C'est lui qui demande ce que valait l'as romain, parce qu'il y a une demi-heure l'on parlait du prix payé à Judas pour sa trahison.

F...interrompt parce qu'il trouve de la honte à garder le silence, et qu'il veut jouer un rôle à tout prix. Il cherche à s'insinuer, mais il le fait si maladroitement qu'il coupe la conversation mal à propos, attire sur lui l'attention, s'effraye du silence, se trouble et balbutie. Il rentre à son logis mécontent de lui-même, se dit mille injures, et déclare qu'il n'est fait pour voir personne. Sa femme, ses enfants, s'inquiètent. Que lui est-il arrivé ? De quoi souffre-t-il ? D'un coup d'épingle dans son amour-propre.

G... : " Je comprends, je comprends », dit-il toujours. Et il n'a rien compris.

Z... a une histoire à raconter depuis le matin, et interrompt chacun pour trouver moyen de la placer. Il n'y parvient jamais.

P... interrompt pour demander un éclaircissement et se donner un air capable. On le lui donne, et il répond gravement : « C'est ce que je disais... C'est ce qu'il me semblait. »

V... interrompt par impatience, parce qu'il ne peut souffrir qu'aucun autre que lui tienne longtemps la parole. Il s'imagine qu'on le regarde quand il a la bouche fermée, et que son silence le fait passer pour un sot. Il faut qu'il parle, au risque de redire ce qu'il a déjà dit mille fois.

Combien d'autres variétés d'interrompements ! Quand on les aurait épuisées, il y aurait X..., interrupteur bienveillant, qui cherche à mettre à l'aise les personnes embarrassées dans quelque propos malencontreux ; etc., etc.



L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRÈRES & DANSEREAU.